

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

DROIT AU BUT

et Administration :
ST-VINCENT
MONTREAL
 TELEPHONE : **Mais 7400**
 SERVICE : **NUIT**
 Illustration, Mais 5168.
 Association, Mais 5131.

ornements par la poste

CANADA... \$2.00
 ETATS-UNIS et UNION POS-
 TALE... \$3.00

LE NUMERO... 5 c.

REDIGÉ EN COLLABORATION

L'ORGANE DES JEUNES

Nos "alliés" de la Minerve

A la *Minerve*, il y a des bonshommes dans le genre de M. Ernest Lapointe ils ne coucheraient pas avec les nationalistes pour tout l'or du monde. Prêts à vivre concubinairement avec les tories et les jaunes, ils s'effarouchent du moindre contact avec nous. Ces pudiques éphèbes sont rougissants, rugissants et trépidants. Et des vieux politiciens sans scrupules, très opportunistes en 1911, voudraient les jeter dans les bras de ces "maudits nationalistes", comme un père corrompu livre sa fille à un riche barbon. Que la jeunesse est en péril, à Montréal ! Mais les éphèbes rouspètent et défendent leur vertu bleu ciel. Je vous dis que l'on mourra vierge et martyr, à la *Minerve*.

Imaginez-vous que les libéraux étant au pouvoir, — je ne pense pas que ce soit malgré eux, — les conservateurs dans l'opposition, sûrement malgré eux, et les nationalistes toujours à gauche, — à force de passer l'arme à gauche, ils ont passé pour morts, enterrés, remorts, réenterrés, — et à gauche "plus par tempérament que par tactique", il s'ensuit fatalement que bon gré, mal gré, les conservateurs sont les alliés des nationalistes. "C'est un mariage forcé, où les conjoints restent dos à dos. Ce n'est pas l'idéal (je te crois, *Polton*) ; c'est la triste réalité". Triste, triste, bien triste ! Loin de la crèche, qu'on est donc misérable ! Un malheur en entraîne un autre, comme un mouton pousse un autre mouton.

Et le vertueux éphèbe énumère les différents griefs qui lui font négliger "les alliés des nationalistes". Ce chapelet de doléances (grégné d'une voix blanche, est bien triste, aussi. D'abord, les nationalistes ne font rien depuis le mois de décembre. Le chômage est dans l'air, quoi ! Ils ne font rien, comme le sénateur Blondin, mais ils parlent, comme certains anciens collègues de M. Meighen, et ils parlent même un peu trop, comme Me Arthur Lalonde. Ils parlent parfois pour ne rien dire, comme défunt M. Monty, et il leur arrive trop souvent de parler à se vanter, comme M. Rowell le bienheureux.

Mais quand ils parlent contre la démocratie, c'est à la *Minerve* qu'on rigole et qu'on se tape dans les mains. "Sur ce point, dit le confrère, ils se rapprochent de nous, les conservateurs, qui ne donnons pas dans les illusions contre nature de la démocratie libérale (??) et qui avons préféré passer pour aristocrates (bec pincé, va) ! et même auto-crates, (pas possible?) en travaillant efficacement au bien de tout le peuple". (Oui, en le bâillonnant, en le dépouillant de ses libertés, en le saignant à toutes les veines, en le chargeant d'une dette de deux milliards). Aie ! Ma tête ! Ma tête !

Tout de même, il vient au confrère "un doute sur les professions réitérées d'anti-démocratie de nos alliés nationalistes". Ces pelés et ces galeux, d'accord avec les libéraux, n'ont-ils pas fustigé l'autocratie de M. Borden et de M. Meighen, qui ont "travaillé efficacement au bien du peuple", malgré lui ? Ne sont-ils pas bien démocrates, en "s'alimentant d'appels constants aux passions populaires, (un criquet crève-raient à ce régime-là, mon ami), contre les gouvernants, les dirigeants, contre tous ceux qui ont quelque autorité et quelque influence" ? Des bolchévistes, quoi ! Le scribe de la *Minerve* nous fait plus méchants que nous ne sommes. A travers ses lunettes bleues, il voit tout en noir. Mais lui, quel respect montre-t-il pour l'autorité rouge, à Québec, et l'autorité rouge, à Ottawa ?

Mais nous aussi, nous doutons de l'"antidémocratie" de notre "allié", même après les courbettes minerviennes devant Sa Majesté l'Arrêté ministériel et Sa Majesté le Bleu de Prusse. On est féministe à la *Minerve*, et les jeunes ascètes de l'*Ideé libérale-conservatrice* répètent volontiers, en composant leurs bouquets de fleurs de rhétorique, que le droit de vote octroyé aux femmes immortalisera M. Meighen. On peut être démocrate sans être féministe, mais impossible d'être féministe sans être démocrate. (Le féminisme, c'est l'illusion contre nature de la démocratie libérale poussée à son extrême limite).

Vous êtes donc plus démocrates que nous, à la *Minerve*, puisque vous êtes féministes. Que signifie cette mascarade ? Ces féministes se vantent de n'être pas démocrates. Ces journalistes de parti ont aveuglément servi M. Borden et M. Meighen qui voulaient ruiner le pays, pourquoi ? pour sauver la démocratie. Le pharisaïsme des tories et de leurs comparses qui nous ont donné, durant la guerre, une édition canadienne du Jacobin, édition de luxe, à joliment enlaidi la démocratie à nos yeux. Ces *écœurantes*, cher confrère, sont la cause de notre dégoût pour la ploutocratie et jacobine démocratie en honneur. Les nationalistes ont la grande faiblesse de croire que les gouvernements sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les gouvernements, et que les grandes compagnies exercent trop d'emprise sur les hommes au pouvoir. C'est encore une façon d'être antidémocrate que nous n'aurons jamais en commun.

Et dire que notre terne et filandreux article sur "Montréal et le civisme" a fait étaler ce luxe d'élégances minerviennes ! Le confrère a ramassé tous les clichés patriotards sur les nationalistes à seule fin d'extraiter trois phrases d'un article, et de les exhiber triomphalement, comme un singe qui a trouvé un pou dans une chevelure.

Affirmer qu'il n'y a pas de civisme à Montréal, c'est trahir sa ville ! Vous n'y pensez pas. Et nos "ennemis, nos adversaires et même nos amis de l'étranger" ? Est-ce de notre faute, s'il y a peu de propriétaires ? Est-ce de notre faute si l'intervention du gouvernement québécois a détraqué notre administration ? Pour navrer nos adversaires et plaire à nos amis de l'étranger, nous dirons, la prochaine fois, que M. Gouin et M. Taschereau ont traité Montréal en enfant gâté, et que le civisme, à Montréal, est quelque chose de prodigieux. Si l'on songeait toujours à la canaillerie bête de certains conservateurs, on n'attaquerait jamais les libéraux.

Ce qui a scandalisé surtout la *Minerve*, c'est cette boutade : "tous les eunuques du sérail loyaliste". Elle met dans le sérail "tous nos hommes politiques, notre magistrature, notre clergé, tous ceux qui nous enseignent la doctrine de saint Paul, de la laoyauté et de l'obéissance".

Cher ami, tous les loyalistes, — et au Canada, ce mot a le sens attaché aux *United Loyalists*, — ne logent pas dans le sérail. D'abord, un sérail, c'est un palais, un édifice dans le genre du "palais" de Bordeaux et de Spencer Wood, quoi ! Il n'y a rien d'injurieux dans le mot "palais". Et dans un sérail, il n'y a pas seulement des eunuques. (Voyons, Léon, tu n'es pas si naïf que ça ?) Pour dissiper toute équivoque et laver notre monde politique, notre magistrature et notre clergé de l'injure accolée à plaisir à leur nom par la *Minerve*, disons donc que les eunuques du sérail loyaliste sont les seuls thuriféraires et les seuls porte-queue de M. Borden et de M. Meighen.

Par son allusion au parti progressiste, le confrère continue à montrer sa préférence pour ce petit jeu aristocratique qui consiste à se cracher sur la tête. Le parti agraire québécois est différent du parti Crerar. La *Minerve* doit le savoir. En appuyant le parti agraire québécois, nous n'avons pas favorisé les tendances annexionnistes des agriculteurs de l'Ouest. D'ailleurs, pourquoi réfuter ce sophisme ? Me Arthur Lalonde, organisateur du parti "national-libéral-conservateur", aux

dernières élections, n'était pas si scrupuleux que ça. Il abritait tous les candidats de l'opposition sous son drapeau, ce qui était une excellente manière de les mettre dehors.

Que les nationalistes aient, oui ou non, travaillé à l'annexion, après avoir dénoncé ce péril, il n'en sont pas moins des destructeurs. Leur politique de colonisation : la terre libre au colon libre, les luttes pour la langue française, la loi Lavergne, les campagnes en faveur de l'émancipation économique, le réveil national, l'enseignement du véritable patriotisme, tout cela, c'est de la destruction. (M. Sauvé qui continue à Québec les combats nationalistes de 1908, est aussi un destructeur.)

La part qui revient au *Devoir* dans la fondation des unions nationales c'est encore de la démolition. (Gideon Robertson, valet de l'Internationale, en voilà un constructeur !)

Les seuls constructeurs au pays, ce sont les unionistes. Ils ont accru les divisions entre l'Est et l'Ouest, entre Canadiens français et Anglo-Canadiens, augmenté la dette de plus de deux milliards, jeté le Canada dans une telle impasse qu'il faudrait 600,000 immigrants par année, pour l'en sortir, selon lord Shaughnessy. Ces destructeurs sur-humains et leurs petits lâche-pieds répugnant à s'acquiescer avec ces destructeurs nationalistes. Je comprends ça. "Il est entendu, dit la *Minerve*, que nous restons leurs alliés temporaires (aux nationalistes), mais nous ne nous faisons pas d'illusions sur leur caractère et sur leurs aptitudes". (Que tu dois souffrir, mon vieux !)

Nous, non plus, nous n'avons pas d'illusions. L'accolade aux sous-Blondins, aux sous-Sévigyns et aux sous-Rainvilles, n'a rien de bien alléchant. Mais ça ne fait rien, puisque nous sommes alliés, cher petit cœur, viens ici, que je t'embrasse !

Marcel LEVAC.

BILLET DU DIMANCHE

Les giflés contents

M. Raoul Gury a mené sans encombre sa revue jusqu'au bout de sa deuxième semaine. Tout ce qu'il a encaissé, c'est de l'argent plein ses poches. Ce génie sympathique méritait pourtant d'encaisser autre chose, et nous pensions nous être exprimé assez clairement pour que les bons entendeurs comprissent à demi-mot.

Made comme le disait M. Léon Trépanier au conseil municipal, au sujet de sa résolution contre le jaunisme au théâtre, les "Canadiens" sont seuls "francs de gîte" au pays. Irlandais et Juifs hurlent à la moindre brûlure d'insulte, et n'ont de cesse que leur colère n'ait balayé de la scène le tableau qui les ridiculise. Les Canadiens français vont l'approuver, eux, cette caricature, et les chefs-d'oeuvre guryens se promènent de faubourg en faubourg, de Montréal à Québec et de Québec à Montréal, portés par les acclamations et l'admiration de la bêtise flagellée.

L'annonce insérée par la Presse dans la Gazette, (28 février, page 6) nous explique peut-être la cause de cet abus. Cette prose barbaresque nous apprend qu'il n'y a pas de succédané pour la Presse, que la Presse domine tous les quotidiens qu'elle est sans rivale en hauteur, en longueur, et surtout en épaisseur, et que "la masse des Canadiens français ressentent indirectement son influence".

A force de lire du Ladébauche, un grand nombre de nos compatriotes en sont venus à le prendre pour le type national. Quand des métèques transportent le type à la scène, en le grossissant et surajoutant à leur image, les spectateurs trouvent ça drôle, se l'ordent et enrichissent les idiots qui se payent leur tête. Les Américains soufflent qu'Upton Sinclair traite leur grande presse de grande prostituée, parce que l'amour de sa race inspire son indignation. Mais le souffleur n'est pas cette affaire de la part d'un étranger. A plus forte raison, les Canadiens français ne devraient pas tolérer que par amour de l'argent des cabots importés enrichissent sur l'oeuvre accomplie par la Presse, par amour de l'argent. La bassesse des motifs en jeu rend la susceptibilité plus impérieuse.

Cette décision a trop duré. Que l'on lève le répertoire guryen au dépot. Nous crions assez fort, en invoquant la Société Saint-Jean-Baptiste, l'Action française et l'A. C. J. C. que M. Paul Gury (finira bien par recevoir l'apothéose due à notre Louis Hémond d'amatique, à faire crever Ladébauche d'envie.

JULES PICARD

L'IMMIGRATION ET LES JUIFS

Un député québécois qui attaque un ministre de son parti, fût-il ministre sans portefeuille mais non lacombien, c'est un spectacle rare et excitant comme un combat de coqs. Un éreinteur au lieu d'un thuriféraire, en politique, cela bouleverse toutes les idées reçues, étonne comme un juge qui se rendrait au tribunal en marchant sur la tête.

Cet homme, ce casseur de vitres, ce révolutionnaire, c'est M. S.-W. Jacobs, député de Georges-Etienne-Cartier par la grâce des "rouges" très rouges, surajoutés, partisans à tous crins, "kingistes", et tout ce que vous voudrez. Au quel offert par l'*United Hebrew Political Association*, (compte rendu du *Star*, 1er mars) il a violemment pris M. Raoul Dandurand à partie, parce que le sénateur aurait exprimé l'unique opinion qu'il faut limiter l'immigration presque exclusivement à la classe agricole.

M. Jacobs s'est élevé jusqu'à cette éloquence un peu impertinente. Les petits politiciens qui nous disent que nous avons besoin seulement d'agriculteurs en ce pays, ne savent pas ce dont ils parlent. Le pays a besoin d'immigrants pour

faire marcher ses chemins de fer et supporter le fardeau de la dette nationale.

"Je ne prétends pas emmener seulement des Juifs en ce pays", a dit mon député. (Je l'espère bien, M. Jacobs, et votre largeur d'esprit m'estomaque). "Nous voulons aussi d'autres gens. Le sénateur Dandurand dit qu'on désire ici les seuls agriculteurs et laisse entendre qu'une mesure sera présentée à cet effet. C'est la manière de voir du sénateur Dandurand, mais ce n'est pas la mienne, et si c'est celle du gouvernement je profiterai de la première occasion pour voter contre lui, parce que je crois cette politique néfaste pour le pays."

M. Jacobs est un partisan ardent et fidèle du parti libéral. La menace de trahison qu'il profère déceit combien cette question d'immigration passionne ses coreligionnaires. Les Canadiens français du comté de Georges-Etienne-Cartier ne sauront-ils pas parler franc et net à leur représentant à l'égard des Juifs ? Se laisseront-ils éblouir par le couplet sur la "libérale politique d'immigration de sir Wilfrid Laurier, qui a fait doubler la population du Canada" ?

M. Jacobs est un imperturbable optimiste qui n'a cure des indésirables. S'il se glisse des indésirables au Canada, on les flanque en prison ou bien on les déporte. (On n'a pas un palais à Bordeaux pour rien.) Charmante alternative ! Et voilà, ce n'est pas plus difficile que ça d'accroître la population du Canada jusqu'à 18,000,000 d'âmes.

Très porté pour les siens, très large dans ses opinions, imperturbable dans son optimisme, M. Jacobs est surtout très porté en économie politique. Sa théorie sur l'agriculture et les autres industries semble appeler les honneurs du doctorat sur sa tête géniale. Imaginez-vous que c'est une bonne chose d'établir des colons sur les terres, (une bonne chose, mais pas pour les Israélites, car en Roumanie, en Pologne et ailleurs, leur spécialité ce n'est pas de cultiver le sol, c'est de prêter à taux usuraire aux paysans) mais il existe des métiers aussi importants pour l'immigrant. Par exemple, la métallurgie, les industries de la fourrure, de la confection et du tabac emploient quelque 60,000 ou 70,000 Juifs, et se sont considérablement développées. Preuve irréfutable que ces industries valent l'agriculture, et que sir Mortimer Dandurand est plus précieux que toute la population de l'Abitibi. Donc, ouvrons les portes toutes grandes aux réfugiés de tous les ghettos européens, et attirons-les à Montréal ! Il faut bien prendre quelque part les 600,000 immigrants désirés chaque année par lord Shaughnessy, et les libéraux ont "une politique d'immigration libérale".

Au banquet, il y avait un monsieur Spacher qui s'est prononcé en faveur d'écoles publiques "où l'on puisse mouler les enfants de toute race en Canadiens". J'ignore s'il exprime la manière de voir de M. Jacobs, celui-là, et si M. Jacobs le rabrouera aussi rudement que le sénateur Dandurand.

Dans quinze ou vingt ans, vous verrez jusqu'où l'audace des Spachers ira.

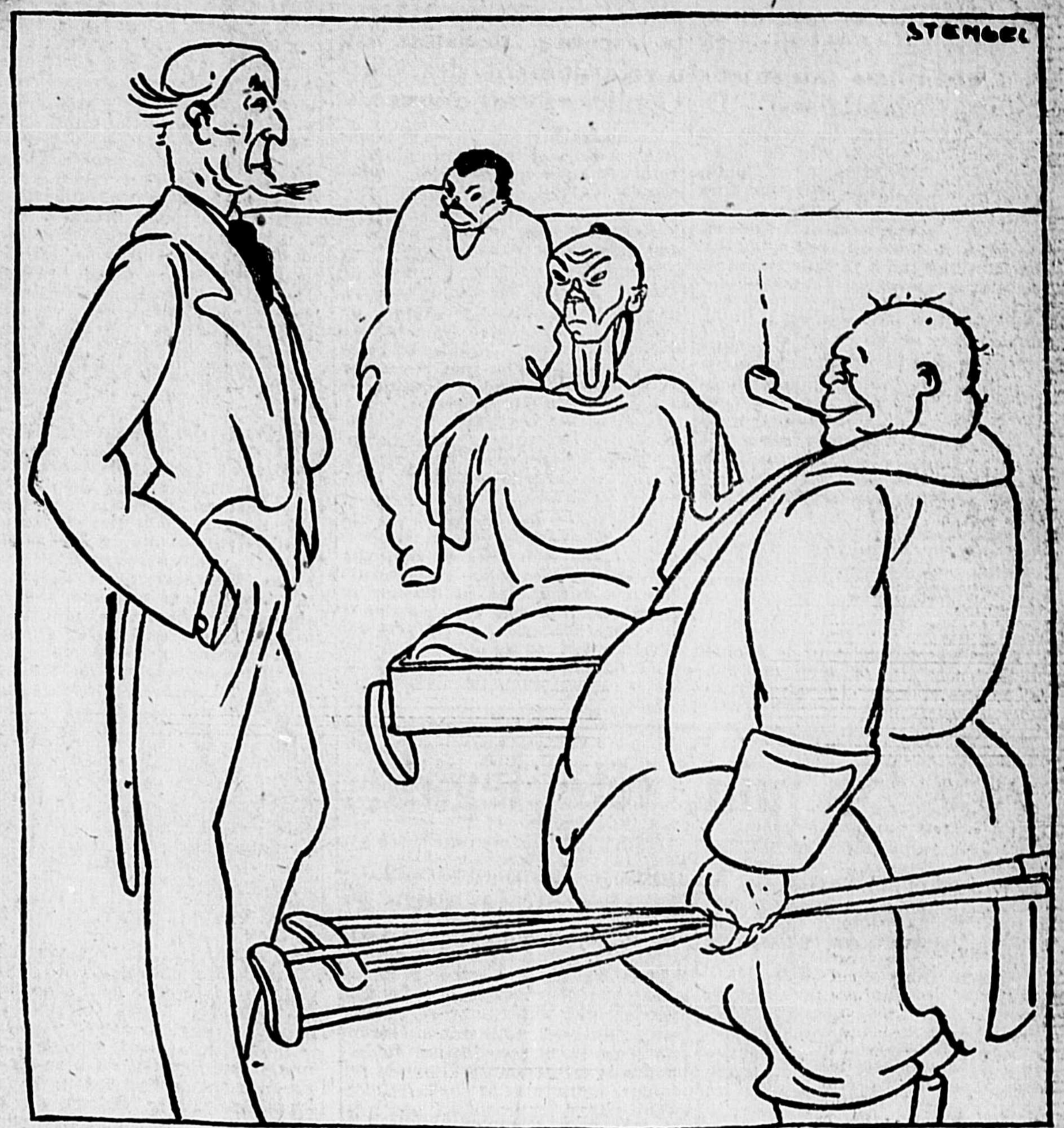
Raoul JOURNET.

L'avance de l'heure

Au lieu de préconiser l'avance de l'heure, au conseil municipal, M. Desroches ferait mieux de s'employer à des besognes plus utiles et plus urgentes. Le doute que les ouvriers de son quartier l'aient dû à seule fin de déranger les aiguilles des horloges, ils pourraient le lui rappeler.

Que monsieur le conseiller laisse donc le soleil tranquille, et s'applique plutôt à faire mentir le Soleil de Québec qui nous enjoint de ronger notre os et notre frein. L'avance de l'heure est une relique de l'ère d'autocratie durant laquelle les gouvernants pouvaient imposer n'importe quelle folie, et durant laquelle les gouvernés s'y soumettaient.

LAUTREC.



A la Chine libérée à Washington: "Tu es maintenant du concert des nations libres. Retourne chez toi, et sois heureuse. Si tu as besoin de béquilles, nous t'en enverrons."

TENDRES AGNELETS!

Depuis qu'il a reçu des Honneaux, Médéric a la douceur d'un mouton. Il fait bien claquer les portes, au Comité des bills privés, mais il ne claque plus les ministres. Les portes peignent, non les ministres. Les portes obéissent, mais les ministres n'obéissent plus. Pauvre Médéric ! Sans M. Sauvé et quelques-uns de ses lieutenants, l'Assemblée législative serait une parfaite bergerie, parfaitement soumise à la houlette, tout le monde étant parfaitement occupé à parfaitement manger et à parfaitement sommeiller. O poésie pastorale ! O quiétude ministérielle ! O soumission du partisan !

Dans cette bergerie, des soumis plus soumis que les bêtes du lieu viennent de paraître, à la stupéfaction générale. Les plus vieux bédouins ont eu beau se frotter les yeux ou se les écarquiller, ils ont avoué que pareils prodiges de mansuétude dépassaient toute imagination. C'étaient les tendres agnelets chargés de défendre les intérêts de Montréal. Une vache à lait défendue par des agnelets, vous voyez ça d'ici, Me Laflamme !

Un petit ruban rouge au cou, d'un rouge tirant sur le rose, quatre petits fils rouges à la patte, et une toison d'une blancheur, et des yeux bleus doux, doux, et un petit nez invraisemblablement pacifique et une manière sucrée de dire: Bé ! Bé ! en penchant la tête ! M. Taschereau avait envie de les embrasser, ces pauvres petits chous, maccottes du club Letellier ou du club Perron.

Inutile de dire que Montréal n'a rien obtenu. Ou plutôt nous obtiendrons quelque chose: un impôt foncier spécial qui fournira aux propriétaires de l'immeuble un prétexte de se montrer encore plus pour-cieux. Les agnelets ont obtenu une chaude litière.

M. Sauvé, c'est à Montréal que vous devriez faire une campagne contre le "rougisme".

Paul CHARDON.

Mabouls

Ce sera un nouveau pas vers l'émancipation économique du Canada, un pas de géant, pour parler la langue des surhommes.

Suivant une dépêche, la "British Empire Steel Corporation" a l'intention d'acquiescer les charbonnages de Mabou, comté d'Iverness, Nouvelle-Ecosse. Elle offre aux propriétaires, MM. Porter et Cummings, la somme de \$750,000,000. Si le marché se conclut, la "British Empire Steel Corporation" possèdera pratiquement toutes les houillères de l'Est canadien.

MM. Porter et Cummings sont-ils des Anglais ou des Américains ? Cela dépasse notre science. Mais nous doutons fort qu'ils soient

EN ZIGZAG

Landru est mort crânement, ce qui n'est pas la mort de tous les chiens. Les journaux jaunes honoreront-ils sa mémoire en retour de toute la bonne copie qu'il leur a fournie, et les politiciens, en reconnaissance du voile que son procès retentissant a jeté sur leurs intrigues et leurs petitesse ?

Nous avons hâte de voir ce grand homme dans notre Panthéon national et exotique: le "Musée Eden".

Mlle Idola Saint-Jean dit que les femmes (les féministes) ne réclament que justice. Qui rendra justice à Mlle Idola Saint-Jean ?

Aux Doukhobors en mal d'émigration, on prête le dessein de tuer leurs enfants âgés et malades. Horrible cruauté certes, mais nombre de modernes qui n'ont rien du Spartiate et rappellent plutôt les "Romains de la décadence", ne sont pas davantage les amis des enfants: ils les empêchent de naître. Et ne parlons pas de la mortalité infantile due à l'ignorance, à l'imprévoyance et à l'égoïsme.

Un impôt pour le port des armes, mauvaise mesure. Nos chie-en-lit d'administrateurs municipaux à court d'argent, parce qu'ils ne sont pas assez hommes pour réclamer notre dû, à Québec, entendent-ils autoriser tous les coups-jarrets, les coupe-gorge et les gibiers de potence à s'armer aussi bien que les honnêtes gens ?

Médéric fait claquer les portes en Chambre et menace de se faire ouvrir celles de Spencer Wood. Médéric, as-tu l'intention de fouler dans le commerce des liqueurs pour décourager quelques petits papiers genre "parc de Maisonneuve" ?

La nomination de "not'maire" au poste de lieutenant-gouverneur est peut-être la seule vengeance que Montréal puisse jamais tirer du parlement de Québec.

En mourant assez jeune, Henry Bataille a rendu un grand service à sa patrie: l'Académie qui lui aurait ouvert un jour ses portes, ne le compte pas pour sien. Comme Zola, il ne lui reste que le Panthéon.

Mme Marguerite Asquith se moque des lois de prohibition. Si elle connaissait mieux la province de Québec, elle pourrait faire l'éloge du gouvernement de la bouteille. C'est un sujet neuf et qui inspirerait de l'éloquence à une bûche.

M. Jules-Edouard Prévost a raison de dire que la presse n'est pas la quatrième puissance, mais la première. Terrible responsabilité que celle de former, et surtout de déformer l'opinion publique et l'âme d'une race !

L'Angleterre est donc trop pauvre pour avoir soin de ses anciens premiers ministres ? Le spectacle de Mme Asquith qui se donne un spectacle, et à son âge, pour subvenir à l'entretien de la famille, est le déshonneur de l'Empire. On prie M. Bernard Rose d'envoyer une lettre aux journaux, à ce sujet.

La réprimande adressée par Mgr Gauthier aux propriétaires exploités et aux propriétaires bestiaux qui ne veulent pas d'enfants dans leurs maisons, — des chiens, des chats, des perroquets, tant que vous voudrez, — mais pas d'enfants, éveilla-t-elle dans leur cœur endormi les sentiments d'humanité que la crise de chômage devrait leur inspirer ? Certains individus méritent de figurer sur des listes noires, leur nom exposé au musée public.

Une semaine de répertoire shakespeareien, voilà qui écraie le "Canadien-Français" en particulier, et tous nos théâtres en général.

L'ajournement du procès Deforme désole infiniment les trafiquants en jaunisme. Ils comptaient d'avance la hausse de leur tirage, ils se léchaient les babines, ils se promettaient des colonnes et des colonnes de sang et de boue et rien, pas même un déguisement de mardi gras. C'est presque une catastrophe nationale.

Médéric fait claquer les portes en Chambre et menace de se faire ouvrir celles de Spencer Wood. Médéric, as-tu l'intention de fouler dans le commerce des liqueurs pour décourager quelques petits papiers genre "parc de Maisonneuve" ?

La nomination de "not'maire" au poste de lieutenant-gouverneur est peut-être la seule vengeance que Montréal puisse jamais tirer du parlement de Québec.

En mourant assez jeune, Henry Bataille a rendu un grand service à sa patrie: l'Académie qui lui aurait ouvert un jour ses portes, ne le compte pas pour sien. Comme Zola, il ne lui reste que le Panthéon.

Artère DU HEFENE.

Encombrement des prisons aux Indes — Il est difficile de se rendre compte des diverses influences à l'oeuvre — En quoi consiste le péril indien — La thèse anglaise — Un grave conflit de races en Afrique-Sud — Les nationalistes, les ouvriers et les indigènes — M. Lloyd George et la crise politique anglaise.

L'United Empire, (livraison de février), dit qu'il n'est pas facile de faire une idée précise des proportions relatives des diverses influences contradictoires qui s'exercent aux Indes. Le prince a remporté un triomphe personnel. La sédition est devenue si manifeste que des journaux aussi différents que le Times, l'Observer et le Manchester Guardian sont d'accord pour approuver l'attitude du gouvernement. Les critiques, aux Indes ou en Angleterre, qui condamnent à la fois les agitateurs et les mesures de répression, ne réussissent qu'à rendre la sottise plus évidente, dit l'United Empire, défenseur du général Dyer. Un point de vue qui est l'approbation donnée à la politique du gouvernement, à la Chambre législative, par 55 voix contre 33. La dernière assertion de Gandhi, à savoir qu'il ne vise qu'à un rajawaj dans l'Empire doit intriguer quelques-uns de ses partisans, de même que l'avertissement donné par M. Sydney Webb (aux étudiants indiens) touchant l'ascension graduelle de l'Inde vers le gouvernement responsable, intrigue l'Anglais qui connaît M. Webb.

Ca va très bien aux Indes. Les Napoléons Séguins du pays ne chôment pas et les prisons ne tiennent pas lieu de maisons de pension, comme dans certaines localités de cette province.

Dans la Westminster Gazette du 8 février, nous lisons cette dépêche transmise par l'agence Reuter: DELHI, — Lundi.

Portant la parole à l'Assemblée législative, aujourd'hui, sir William Vincent a déclaré que le gouvernement reprend provisoirement le transport aux Indes, à cause du sérieux encombrement des prisons indiennes du Pendjab, de la province du Nord-Ouest, des Provinces Unies et de Madras. Pauvres Indiens qui prennent au sérieux le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes! Après avoir servi à employer les gogos et les poches des tondrues de gogos, les doctrines wilsoniennes servent à remplir les grilles.

La Westminster Gazette (15 février) critique ainsi le discours de M. Montagu sur les affaires indiennes.

M. Montagu n'a rien dit à la Chambre des communes, hier soir, qui affaiblisse l'impression d'une grave situation à affronter aux Indes. Au contraire, son discours amplifie la gravité de l'agitation menacée là-bas et se termine sur une note belliqueuse qui dépasse les nécessités immédiates du problème. Dire que la nation la plus déterminée du monde relèverait le défi du peuple indien, c'est une parole de nature à tromper sur la direction d'où vient le danger. Dans les conditions modernes, il n'y a pas de possibilité d'une autre mutinerie. Les changements dans les armes, les méthodes de transport et l'organisation militaire, ont modifié toute l'échelle des forces, et en faveur de l'autorité. Personne aux Indes n'est assez fou pour croire que l'armée anglaise peut être chassée du pays ou que les peuples indiens ont aucune chance de succès dans une révolte à main armée. Ce que l'on peut avoir à réprimer est bien plus formidable — la résistance passive de populations entières remembles à l'ordre seulement par des forces puissantes, si possible.

Moins que toute chose M. Gandhi ne désire pas détruire le raj britannique. Son agitation n'est effective que dans la situation où la force anglaise garantit la paix. Cette force retirée, son mouvement de résistance passive disparaîtrait sous le sabre brandi par les races belliqueuses de l'Inde contre les peuples de la plaine, parmi lesquels il a trouvé son plus grand appui. L'histoire de l'ère indienne avant l'établissement de la puissance anglaise aurait un nouveau chapitre semblable à l'ancien, les tribus guerrières ayant un stimulant plus grand, par le fait que le butin, en cette occasion, serait infiniment plus grand que les choses appelées à disparaître après la retraite des Anglais. Le gandhisme serait la première victime. Une sécurité garantie est l'essence même du maintien de ce que M. Montagu appelle à juste titre une folle et dangereuse campagne. Cette fatale conquête des Hindous par les musulmans est la thèse favorite des Anglais, le grand argument par lequel ils prétendent justifier la légitimité et la bienfaisance de leur régime. Est-ce que les choses se passeraient nécessairement comme cela? Il n'est pas sacrilège d'en douter un tantinet.

Le Renseigné écrit dans la Libre Parole: La session qui commence en Angleterre sera-t-elle vraiment la dernière? Du Parlement de la Victoire? Beaucoup le croient, bien que cette assemblée élue à la fin de 1918 pour cinq ans, ait encore théoriquement vingt mois devant elle. Incontestablement, il y a des élections dans l'air. La base de cette agitation, il y a la liquidation plus ou moins laborieuse d'un coup raté ou la préparation d'un autre. Bien fin qui pourrait le dire. L'homme propose et Dieu dispose. Nul ne le sait mieux qu'un Lloyd George.

Les embarras actuels viennent précisément d'un calcul déjoté. Nul, certes, ne s'est fait moins d'illusion que lui sur le caractère essentiellement précaire des décisions de Washington, du règlement irlandais, des projets de Gènes. La meilleure preuve de sa défiance est la résolution de

batte très rapidement le fer. M. Lloyd George voulait profiter de ses succès pour se refaire une majorité de gauche. L'homme ne manque pas de flair. Il se rend parfaitement compte que le grand élan conservateur du lendemain de la victoire est brisé. Le vent a tourné vers la gauche. D'où l'idée très naturelle pour un politicien aussi souple de changer le fusil de l'épaule. Seulement, l'opération demandait à être faite très vite, de façon à franchir d'un bond le passage dangereux entre la fureur de la majorité d'hier lâchée et l'incertitude de la majorité de demain escomptée. L'échec de Cannes a déjoué la manœuvre. M. Lloyd George est resté entre les deux selles. Les conservateurs sont exaspérés et défiant. Les libéraux n'ont pas plus confiance et le tremplin électoral s'effondre. La farce de la reconstruction de l'Europe ne fait pas recette. La guerre civile menace de reprendre en Irlande. Demain, les Américains découvriront que la candeur de M. Wilson n'a rien été auprès de celle de M. Harding et de M. Hughes. Force est d'affronter la bataille parlementaire dans des conditions difficiles. Le traité irlandais blesse beaucoup d'Anglais. Le projet de réforme des lords menace de ruiner complètement la coalition. Le grand plan d'économie de M. Geddes heurte tant d'intérêts que le gouvernement hésite à le faire sien. Pas commode la situation!

Le général Hertzog et ses nationalistes sont violemment opposés à toute politique qui tendrait à faire grandir l'homme de couleur jusqu'à la taille complète de la virilité politique, et les unions ouvrières sont également résolues dans leur détermination de tenir l'homme de couleur asservi économiquement, de peur qu'en brisant ses fers il ne s'élève à une position qui ferait de lui l'égal du blanc. Ainsi, une combinaison d'intérêts coalisés pousse les républicains d'Hertzog à une alliance avec les travaillistes.

La situation à laquelle le général Smuts doit faire face, cette semaine, ne diffère pas de celle dans laquelle se trouvait Abraham Lincoln, bien que les éléments opposés au général Smuts soient à présent bien plus faibles et en organisation et en ressources. Ce parallèle cloche sur plusieurs points, mais la ressemblance commune c'est l'asservissement de l'homme de couleur. Il n'y a pas, toutefois, de solidarité à présent entre les républicains Hertzog et Roos et les simples ouvriers sur la question de sécession, bien qu'un alignement se fasse, et les conférences, cette semaine, sont dirigées vers l'obtention de la solidarité sur la scées ion politique, ce qui forcera le général Smuts à aller plus loin qu'à limiter ses efforts à la paix industrielle.

L'appel à double courant lancé aujourd'hui est d'abord racial, anti-britannique et antioir, renforcé par un autre auquel on répond d'un des deux camps — l'appel contre le capital. Le paysan boer qui porte le fardeau d'une ferme fort hypothéquée est enclin à gôber la charlatanesque affirmation que les industriels des villes sont responsables de son sort, et le mineur blanc que seule la nationalisation maintiendra la servitude de l'homme de couleur, mâttrissera le capitaliste et rendra par là la prospérité aux mines d'or. Entretiens, la croissance de l'optimisme en Europe ramène graduellement le prix de l'or (il est maintenant d'environ 95s.) à la normale du temps de paix, et chaque penny qu'il perd en descendant vers 85s. accentue la difficulté que l'on éprouve à trouver une solution à la question industrielle de l'or, qui a maintenant dégénéré en le plus grand conflit racial encore vu en Afrique-sud.

Telle était la situation avant la conclusion du nouvel accord français. La conférence de Gènes sauvera-t-elle M. Lloyd George? Et un traité anglo-français fera-t-il coïncider les intérêts anglais et français en Europe, ou bien est-il simplement destiné à fournir des soldats français en Orient, où les affaires britanniques sont très mauvaises? "That's the question."

Ernest JUSTEL.

A PROPOS D'UNE REVUE...

A l'oeuvre, on connaît l'artisan. Par son oeuvre on reconnaît assurément deux de ses pièces en même temps cette semaine. Décidément on l'aime! Au Canadien-Français, on jouait une revue de bas étage, Méli-Melo qui constitue la pire platitudes qui se soit jamais soulevée sur une scène. Au Chanteclair (c'est ce théâtre français?) on jouait aussi du Gury; les Dôpés. A voir le titre on en a déjà assez, mais ce n'est rien à côté de ce que l'on ressent en voyant cette pièce rampante écrite par un auteur encore plus rampant, et jouée par des cabots aux hoquets dramatiques. Quand donc finira-t-on d'exhiber au public de pareilles immondices? Le cinéma le vaudeville, le burlesque, n'importe quoi, mais de grâce, cessons de jouer de pareilles turpitudes. D'ailleurs, si M. Paul Gury a voulu montrer dans son oeuvre (?) la supériorité de sa race, en établissant le contraste entre le français parisien et le français "canayen" comme on est convenu de l'appeler, il a de beaucoup manqué son but. En effet, s'il ne fallait s'en tenir, pour juger toute une race, qu'à un langage qui parle sa plèbe, ou d'une certaine catégorie de personnes par l'esprit ou l'intelligence d'une seule d'entre elles, on serait porté à juger fort mal des auteurs français. D'après les pièces abrutement stupides et les vers non moins scabreux de Paul Gury! Après tout, le langage de nos ouvriers ou de nos "habitants" n'est pas pire que celui des cochers de Paris, et des compagnards de France, ou de n'importe quel autre pays.

Mais ce qu'il y a de plus navrant, c'est qu'au lieu d'être sifflées, ressifflées, sursifflées, ces revues sont tous les jours les plus applaudies. Si on voulait les siffler une fois pour toutes ces revues qui voudraient être spirituelles, mais qui ne sont qu'un amas de platitudes et d'imbécillités, les siffler à casser les oreilles aux cabots qui les interprètent, aux directeurs qui les montent, aux auteurs qui les composent afin qu'on en ait fini avec toutes ces insipidités! Mais non, on en rit aux éclats, on en rit tellement qu'on en pleure! Etes-vous idiots tout de même! Vous riez pendant que devant vous on ridiculise votre race. Vous applaudittez à l'insulte qui vous surprend de voir certains journaux parler de "Canadian patois". Comment s'en étonner? Ces journaux qui sont continuellement à l'affût, saisissent toutes les chances que vous leur donnez de se forger des armes contre nous. Comme preuve, voici ce que le Star insérait dans sa chronique théâtrale:

"Le contraste entre le lourd et grossier français bas-québécois et le langage que l'on parle en France même est réellement étonnant. Le dialogue, alors que les personnages respectifs, dans une scène, semble se poursuivre dans deux langues différentes. En outre, un fait intéressant, c'est que les personnes de langue anglaise qui sont dans l'auditoire ébourraquent beaucoup moin

de difficulté à suivre le sujet de la pièce lorsque les acteurs remplissent des rôles parisiens que lorsqu'ils remplissent des rôles canadiens-français." Et vous direz ensuite que ces revues ne se font pas au préjudice du respect dû à notre langue? L'insulte cette fois ne nous vient pas d'un journal orangiste. Il est vrai que le Star d'ici n'est pas loin de n'en faire qu'un avec son confrère de Toronto qui porte le même nom, et c'est bien le plus perfide des journaux, suivant le mot du docteur Pariseau. En tout cas, le Star a cru voir une paille dans notre oeil, mais ce n'était en réalité que l'ombrage de la poutre qui était dans le sien. En effet, si un Canadien-français n'est pas compris par les Anglais qui ne sont pas assez intelligents pour comprendre le français, du moins est-il compris sans difficulté de ceux de sa race et même des Français proprement dits.

Je ne veux pas être méchant. Mes ennemis, des journalistes édentés, qui travaillent depuis deux numéros de difficulté à suivre le sujet de la pièce lorsque les acteurs remplissent des rôles parisiens que lorsqu'ils remplissent des rôles canadiens-français." Et vous direz ensuite que ces revues ne se font pas au préjudice du respect dû à notre langue? L'insulte cette fois ne nous vient pas d'un journal orangiste. Il est vrai que le Star d'ici n'est pas loin de n'en faire qu'un avec son confrère de Toronto qui porte le même nom, et c'est bien le plus perfide des journaux, suivant le mot du docteur Pariseau. En tout cas, le Star a cru voir une paille dans notre oeil, mais ce n'était en réalité que l'ombrage de la poutre qui était dans le sien. En effet, si un Canadien-français n'est pas compris par les Anglais qui ne sont pas assez intelligents pour comprendre le français, du moins est-il compris sans difficulté de ceux de sa race et même des Français proprement dits.

Ceux d'aujourd'hui Coups d'ailes

Poésies minuscules par M. Jean Bruchési.

C'est effrayant! Les femmes, je veux parler des femmes prosaïques et peut-être prosaïques, écrivent des billets du soir, petits billets doux, doux et rose nanan, elles exhibent pour nous étonner, leur cœur de soie, leur cœur de velours, garde-robe voluptueuse très curieuse à fouiller et qui font la joie de certains bonzes de l'économie politique, sociale et littéraire. Les jeunes gens écrivent, eux aussi, des pudiques billets, seulement ils les écrivent en vers. C'est la supériorité du mâle.

M. Jean Bruchési possède cette supériorité. Il est candide, il est pudique, il est inoffensif, il est hors de la littérature. Je le veux bien traiter et lui faire comprendre que tout le monde écrit des vers, à l'âge de 18 ou 20 ans, mais qu'il nous est défendu de les publier, à moins que le génie Rimbaud nous ait effleurés de son aile. Il faut le coup d'aile du génie. Toujours.

M. Bruchési a du goût pour la poésie, un peu de talent et beaucoup de faiblesse, (au singulier, faiblesse); il aurait dû attendre encore quelques mois avant que de publier. Le bon soleil de l'observation raisonnée, méritant les impressions dictées par la vie des âtres et des choses, c'est ce qu'il fallait. La poésie alors pouvait risquer quelque vers admirables, s'assurant ainsi une bonne place dans l'immortalité. Le jeune Bruchési n'a pas songé à ces choses heureuses. C'était si facile pourtant que de chasser la tentation. Tout livre est une pierre tombale; si l'inscription en est ridicule, le mort ou l'écrivain que cette inscription rappelle, demeure ridicule aussi dans la mémoire des hommes.

Mieux vaut une tombe ignorée, tombe qu'une croix blanche indiquant l'exercice des travailleurs encore dans l'ombre de la vie pour la consolation de quelques âmes. M. Bruchési n'a pas voulu s'arrêter sur le seuil de cette vérité. Je vois qu'il sort de l'enfance. Il n'a même pas le temps de lire, c'est remarquable. Il faut le comparer tout de suite à M. Jean Nolin, son prédécesseur en poésie. Tous les deux se traitent littérairement dans un trait remarquable: ils ont l'illusion de croire, d'aimer et de souffrir. C'est bon. Ils voudraient exprimer en de beaux vers ce qu'ils éprouvent en mauvaise prose. Ils sont touchés d'un feu poétique qui ne brûle pas, qui ne peut faire aucun mal. Ce sont de bons écoliers, ces messieurs Jean (s) Nolin et Bruchési qui méritent toujours en rimaient leurs peines. Au resto, les deux collègues de notre Renouveau littéraire ont une âme poétisante, et s'ils décrochent à la patère de leur prosodie, des rimes plus ou moins cocasses et définitives, il leur faut pardonner, puisqu'ils ont fait des études classiques et qu'ils sont très latins.

Je ne veux pas être méchant. Mes ennemis, des journalistes édentés, qui travaillent depuis deux numéros de difficulté à suivre le sujet de la pièce lorsque les acteurs remplissent des rôles parisiens que lorsqu'ils remplissent des rôles canadiens-français." Et vous direz ensuite que ces revues ne se font pas au préjudice du respect dû à notre langue? L'insulte cette fois ne nous vient pas d'un journal orangiste. Il est vrai que le Star d'ici n'est pas loin de n'en faire qu'un avec son confrère de Toronto qui porte le même nom, et c'est bien le plus perfide des journaux, suivant le mot du docteur Pariseau. En tout cas, le Star a cru voir une paille dans notre oeil, mais ce n'était en réalité que l'ombrage de la poutre qui était dans le sien. En effet, si un Canadien-français n'est pas compris par les Anglais qui ne sont pas assez intelligents pour comprendre le français, du moins est-il compris sans difficulté de ceux de sa race et même des Français proprement dits.

Je n'ai jamais eu le désir de compter les quantités syllabiques et prosodiques dans les vers de Racine: ils brûlent avec tant d'ardeur au fond de l'âme. Je voudrais bien, par exemple, avoir le temps de mesurer les Coups d'ailes. J'ai l'impression qu'il sont très corrects; très réguliers, très classiques dans ce sens-là. J'en ai le pressentiment et je suis très malheureux.

J'aurais préféré que M. Bruchési coupât le cou à l'orthographe, ce petit oiseau en cage, et qu'il laissât fondre son âme dans des vers pleins d'irrégularités de fautes et de surprises, mais des vers poétiques, essentiellement poétiques. Ne craignez rien, l'oiselet ne fera pas cette chute, qui serait trop belle. Plutôt, une timidité uniforme ligote ces poésies minuscules. Une bonité se dégage de ces feuilles noircies. Tout y est pur, tout y est beau, presque vierge. Des jeunes filles liron cela et en pleureront de joie ou de douleur, ce qu'il faut comprendre, ce qu'il faut admirer. Il y a des poètes pour tous les âges. M. Bruchési est le poète de la puberté et des soleils pleins de joies. Lui et son frère, M. Nolin, sont des printemps qui interresseront toujours les critiques des vignes grimpanes et des villes d'eau. A ce point de vue-là, les Coups d'ailes sont un bon livre, mais à ce point de vue-là seulement.

Relire est plus triste. J'observe pour la troisième fois que M. Bruchési est un oiseau et qu'il a des envolées en zigzag. Celle-ci, par exemple qui est dans l'usage: "C'était un vieux banc cassé par l'âge. Posé par hasard au bord du chemin; Un de ces vieux bancs qui n'ont plus d'usage, où le passé chante un très doux refrain."

Boileau dirait de mettre un accent circonflexe sur le a du mot usage, parce que c'est l'usage. Moi, je ne dirai rien. Je continue plutôt: "Hélas! comme ceux qui n'ont plus de l'usage, par un jour d'hiver il s'en est allé Un anse du ciel parait pas peut-être Et peut-être aussi l'avait-on brûlé?"

Il s'agit toujours d'un vieux banc. Pourquoi un ange prendrait-il ce vieux banc quand il a, pour lui, la croupe des constellations et le ciel, mais je n'ai encore rien lu de plus cocasse depuis ce pauvre Hector Demers. Imaginez l'ange qui emporte le banc!!! Je mets trois points d'exclamation et vous comprenez que le n'exagère pas. Ce n'est pas tout; il y a d'autres bancs. En voici un, dont la couleur réaliste m'attendrit: "A bas de son carrosse Petit Pierre est tombé; Et sa bossa, En tout cas, Ah! le pauvre bébé!"

Moi, j'ajoute instinctivement: 6 Virgile! Et c'est le cas. Si ce jeune M. Bruchési n'avait pas lu Virgile, si on ne lui avait pas dit à l'école que Virgile ETAIT poète, il est probable qu'il n'aurait pas remarqué le petit Pierre et sa bossa. En tout cas, il n'en aurait pas parlé. Les enfants ignares en voient bien d'autres, faits et choses qui ne les émeuvent point et ne les poussent guère à crier des rimes en rose. Il faut admirer les enfants ignares. Je préfère un épicien à un mauvais poète ou à un pubère rimailleur. On me comprendra, j'en suis sûr.

Tout de même, je veux que l'on donne des prix de poésies roses et

candides et réussies. Hors de la littérature, ce serait un bon moyen d'arrêter les talents, de les décourager, de les pousser vers la plaine sans horizons du commerce ou des professions libérales, combien libérales! Si Nanan ou Ghon-Ghon veulent absolument publier des billets roses, en vers ou autrement, et les décourager pas. Couronnons-les plutôt. Couronnés, ils tomberont.

Voyons! Nos études sont terminées, je veux parler des sempiternelles études classiques qui ont nourri tant de poètes au berceau de la rime latine et des vers de l'enfance, publiés toujours trop tôt et sans réflexion. Je prierais bien l'auteur des Coups d'ailes, d'étudier non plus la versification, non plus la prosodie, non plus le dictionnaire des sept rimes grasses et des sept rimes maigres, mais de s'étudier lui-même courageusement, simplement et continuellement. Son âme pénétrant la vie, le secret des vies et le rapport qui existe entre la vie, les âtres, les images et les choses; son âme s'élevant sur la beauté et l'humain dans une extase poétique naturelle, se moulerait d'elle-même dans le vase de la langue que le ciseleur n'aurait plus qu'à enrichir de quelques pierres rares vers ou prose.

Il faut comprendre cela, au moins, le poète qui n'est pas ou ne paraît pas littérairement beaucoup heureux ou très malheureux, n'écrit pas. C'est mieux. Les Coups d'ailes de M. Bruchési sont des coups d'essai. On me dira qu'il a fabriqué quelque beaux vers, quelques bons vers, même. (D'ailleurs les voici): Le poète parle des croix du chemin.

"Les yeux eux-mêmes se sont clos; La nuit en guise de jouvence, Y met, semblé-il, des étoiles. Mais lorsque souffle le grand vent, Les croix résistent avec peine, Et par les froids d'hiver, souvent, Les croix grelottent dans la plaine."

Ces vers disent quelque chose d'extraordinaire, mais quelque chose qui remue des images au fond d'une belle obscurité où les âmes se touchent comme en un sacrifice expiatoire. Mais encore qu'est-ce que ce quartain perdu au milieu d'un livre, où passent continuellement des ombres banales, peignées par mille générations de poètes? L'impression que nous en gardons est plutôt sombre. On ne réussira pas à faire critiquer la langue de ces jeunes poètes qui n'ont pas d'idées originales, c'est-à-dire poétiques, humaines, émouvantes. Je ne veux pas parler de la versification de M. Bruchési qui me semble excellente. Nous avons trop de livres à lire ou à critiquer pour nous arrêter même un instant sur l'orthographe ou la ponctuation d'un écrivain qui n'écrit pas.

L'Action française se pique d'aider les jeunes. Je préférerais que l'on aidât l'art et la Beauté. La France peut publier toutes sortes de niaiseries ou de faussetés: sa littérature est... e. Nous, nous commençons à nous occuper de la littérature, trop hâtivement, surveillons-nous. Laissons les enfants à l'école et l'Art au Temple. Cela, jusqu'au bout.

Valdrombre.

MOLIÈRE ET LA MOTHE LE VAYER

Les patientes recherches de M. Emile Magne nous valent à chaque instant des découvertes considérables. Les lettrés et les curieux lui sauront particulièrement gré d'avoir reconstitué la biographie et tracé le portrait de cette Honorée Le Bel de Bussy qui présente dans le numéro du 1er janvier de la Revue de Paris sous le titre: "Une amie inconnue de Molière."

Depuis longtemps, les molliéristes s'étaient émus des relations mystérieuses qui existèrent entre le grand comique et le philosophe sceptique La Mothe Le Vayer. Un jour que nous exposions à l'un d'eux le soupçon que nous avions d'une influence que l'esprit du pyrrhonien aurait pu exercer sur l'oeuvre de Molière, il nous fut répondu: "Qu'attendez-vous pour affirmer que les pièces de Molière furent écrites par votre bonhomme? Vous avez entre les mains un magnifique pétard, ne le laissez pas tirer par un autre. Vous croyez que les pièces de Molière sont réellement de Molière? Mais ils n'ont doutaient pas davantage, ceux qui les ont, par amour du bruit, attribuées à Corneille..."

Pas plus que nous, M. Emile Magne ne cherche à soutenir une thèse aussi hasardeuse. Mais il consent que l'érudition faiblesses de La Mothe Le Vayer" ait fourni certainement à Molière des indications de modèles à utiliser. Et c'est à cette Honorée de Bussy, née de La Mothe Le Vayer, chez qui elle habita jusqu'en 1664, que Molière aurait lu toutes ses pièces depuis Les Précieuses ridicules peut-être, jusqu'à L'Amant jaloux. Tallemant des Réaux en témoigne et rapporte que Molière la considérait comme une personne très bon goût et qui ne se trompait guère.

L'étude de M. Emile Magne n'est pas de celles qui se discutent ni qu'on résume. Elle apporte des faits nouveaux et précis, elle met au jour des documents d'archives. Elle éclaire, par exemple, quatorze ans de la vie d'Honorée de Bussy, que sur la foi des biographes on croyait morte, en 1656, écrasée par son carrosse. Il faut lire cette étude et admirer la science de son auteur, que de menus rurs d détails n'ont pu faire que souligner.

Ne servira-t-elle pas à avancer quelque peu la solution du "cas Molière"? Car il y a un "cas Molière", comme il y a un "cas Racine", magistralement traité par M. Truc dans un récent ouvrage. Il n'est peut-être pas du même ordre, mais il disparaît dans les mêmes mystères que le peu que l'on sait de la vie du grand homme ne contribue pas à dissiper.

Quelles furent les influences qui s'exercèrent sur l'esprit de Molière au point d'y élaborer cette philosophie si spéciale dont on a tant par-

lité? Gassendi? Le maître des jeunes années ou l'enseignement du maître retrouvé dans son disciple préféré François Bernier? Ne l'oublions pas, Gassendi est mort le 24 octobre 1655, et Molière n'en était alors qu'à l'Étourd et au Dépit Amoureux. Les pièces philosophiques, il les écrira quand il sera fixé à Paris et qu'il fréquentera des philosophes, quand il sera reçu chez La Mothe Le Vayer, rue Traversière. Ce n'était pas un homme médiocre que ce vieu sceptique, qu'on surnommait "le Plutarque français" et que Richelieu désigna comme précepteur du Dauphin. "Il avait tout lu, tout retenu, et fait usage de tout," a écrit l'abbé Goujet dans sa Bibliothèque française. On ne lit plus ses oeuvres, et l'on a bien tort. Sceptique pur, sceptique ancien et même antique, disciple direct, pour ainsi parler, de Sextus Empiricus (ce n'est pas le philosophe de Charron, comme on voudrait encore le définir), rhéteur et ironiste, soutenant en toute chose le pour et le contre avec une inépuisable érudition; ses opinions sur la science, sur les finances, sur la langue française, valent encore pour aujourd'hui. Et quand on l'attaque aux bons endroits, aux morceaux de choix, les Dialogues de Turbo, par exemple, la Prose Chagrine ou les Problèmes Sceptiques, si l'on n'y trouve le plus solide et le plus nourrissant plaisir, c'est qu'on manque autant de goût que d'estomac. M. Emile Magne lui reproche en frémissant cette phrase qu'on retrouvera, presque textuelle, dans la bouche de M. Jérôme Coignard, son sosie: "Notre vie n'est, à le bien prendre, qu'une fable; notre connaissance, qu'une ânerie; notre certitude, que des contes; tout ce monde qu'une farce et perpétuelle comédie." Nous ne voudrions d'ailleurs pas qu'on le jugât sur cette simple boutade. Ses paradoxes abondent et se contredisent trop pour ne pas s'émousser. Et le plus beau paradoxe est celui de sa vie, droite, intègre, de sa fidélité à son Prince, de sa soumission aux lois de son pays et à sa Religion, de l'intransigeante conscience avec laquelle il exerca les charges dont il fut honoré. Constantement mêlé à la politique de son temps, et ayant vécu vingt ans à la Cour, il n'intriqua jamais, il ignora la brigue, il ne servit qu'une cause: celle du Roi qui fut son élève. Il alla jusqu'à s'interdire quoi que ce fût sur les événements dont il était le témoin. On n'a pas de lui de lettres fielleuses ni de mémoires sournois. Il ne s'emporta qu'une fois dans sa vie publique, et honnête homme et ce fut contre les partisans, les financiers! "L'état des finances, tel qu'il se présente à ma vue, écrit-il dans la Prose chagrine, s'oppose à toutes mes retenues et m'échauffe étrangement l'imagination. Il n'y a sorte de mâtéories ni de ourbes de traitants ou de sous-traitants que je n'envisage avec indignation. Et je ne saurais me figurer la plupart des plus renommés partisans comme des harpies qui empêchent les Souverains de se prévaloir de leur revenu et qui les réduisent presque à la mendicité." Qu'on excuse ce mouvement de colère; il était encore jeune, sa soixante-quatrième année n'avait seulement. Parvenu à un âge plus raisonnable, il écrira sans impatience dans les Soliloques sceptiques, à quatre-vingt-trois ans: "Entre les choses dont la Noblesse et le Peuple sont d'accord, c'est de gagner du bien, si faire se peut, et de fuir la pauvreté." Sa philosophie n'était évidemment pas faite pour le vulgaire, qu'il haïssait, ni pour les sots, qu'il rangeait en bloc parmi les vulgaires, "qu'ils fussent princes ou marchands." Un Molière pouvait le comprendre. Un Molière devait le comprendre. L'un était supérieurement intelligent, l'autre avait le génie. L'un était l'humaniste par excellence et l'autre tout humain. Parisiens, au surplus, mélancoliques et railleurs, français jusqu'aux moelles. Mlle de Bussy aide peut-être à les unir, et Molière, comme l'a écrit et démontré M. Emile Magne, n'a sa part de lire ses pièces à cette manéque personne. Mais n'en aurait-il pas auparavant débattu le sujet et discuté les caractères avec La Mothe Le Vayer, et le vieu sceptique, pendant la lecture de l'oeuvre achevée, ne se tenait-il pas derrière sa niche? Que voila un beau sujet de recherches! Il admet le réciproque et il serait également intéressant de savoir si l'esprit de Molière n'eut pas aussi quelque influence sur l'oeuvre que La Mothe Le Vayer écrivit après que le jeune comédien lui eût été présenté.

La connaissance dut se faire dès le retour définitif de Molière à Paris, soit vers la fin de 1658. En 1661, La Mothe Le Vayer publie sa Prose chagrine, où le ton habituel des premières oeuvres s'élève et s'épure.

Pour vous, Mesdames

Quand ton sourire me surprit...

Quand ton sourire me surprit,
Je sentis frémir tout mon être ;
Mais ce qui comptait non esprit,
Je ne pus d'abord le connaître.

Quand ton regard tomba sur moi,
Je sentis mon âme se fondre ;
Mais ce que serait cet émoi,
Je ne pus d'abord en répondre.

Ce qui me vainquit à jamais,
Ce fut un plus doux charme,
Et je n'ai su que je t'aimais
Qu'en voyant ta première larme !

Armand SYLVESTRE

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

Françoise de C. Elle est sensée, pratique, active, elle aime les choses bien faites mais elle agit parfois avec trop de précipitation pour réussir. Bonne et affectueuse, délicate et sensible. L'humeur est variable, mais en général, elle est gaie, optimiste, bienveillante et aimable. L'orgueil est susceptible; elle a un amour-propre qui supporte mal la critique ou les reproches. Sincère et très franche. La volonté est vive, autoritaire, pas très constante; elle ne manque ni d'initiative, ni de fermeté. Il lui arrive d'être d'un entêtement raide et désagréable. La bonté, l'affection et le dévouement grandissent en elle exerçant et elle a vraiment de la valeur morale.

Fabienne Antoinette. Très jeune, irréflective, naïve et crédule, elle a une imagination qui nuit au jugement, elle est rêveuse et sentimentale à ses heures, mais elle est gaie et elle aime le plaisir et l'imprévu. La volonté est hésitante et capricieuse; cependant, elle trouve de nombreux signes d'obstination qui servent à la résistance et l'empêchent d'être tout à fait faible.

L'activité est assez égale, elle doit être adroite. Elle aime ce qui paraît, elle a assez bonne opinion d'elle-même et plus d'orgueil que

de vanité. Elle est sincère: elle s'attache facilement et elle croit trop vite à l'attachement des autres pour elle pour ne pas être un peu imprudent. Aucun sérieux, pas la moindre expérience, presque un enfant encore. Bonne, aimante, capable d'apprendre à se dévouer, car l'égoïsme est faible.

Fluorette. Assez pratique, je la crois active et très routinière. Elle est délicate, sensible, nerveuse, imaginative et portée aux exagérations sentimentales. Elle est fière et susceptible, un peu timide, très réservée; elle parle volontiers mais plutôt des affaires des autres, que des siennes. La volonté manque de résolution et d'initiative; elle est faite pour la résistance, l'endurance, et je note une obstination habituelle, muette ou exprimée, mais forte. Assez autoritaire, vive, impatiente, elle ne peut avoir des préjugés et être injuste.

Le cœur est bon; elle est sincère et droite. Le dévouement ira en grandissant. Assez enjouée et capable de réflexion, de raisonnement, elle a un jugement assez sûr quand elle surville son imagination qui favorise les illusions et les préjugés.

Jean DESHAYES.

FAUT-IL ÉCRIRE COMME ON PARLE?

LA PAROLE PARLÉE ET LE STYLE DES ÉCRITS.

Les nombreux livres de critique qui se publient chaque année montrent que les questions de style sont plus que jamais à l'ordre du jour. Bien qu'il ait existé de tout temps un enseignement de l'art d'écrire, on trouve encore des gens qui contestent son efficacité, ses résultats et même sa raison d'être.

"Enseigner le style, disent-ils, c'est vouloir imposer sa propre conception du style." Il n'y a pas, dit Goncourt, "un patron de style unique, comme l'affirment les professeurs de l'éternel beau. Le style exprime la personnalité. Chacun a sa façon d'écrire parce que chacun a sa façon de sentir." Rien n'est plus vrai.

Voici cependant ce qui arrive. Vous lisez un livre et vous dites: "Ce livre est mal écrit." D'autres personnes lisent le même livre et expriment le même avis. Qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie qu'un livre peut paraître mal écrit à diverses personnes qui n'ont pourtant pas les mêmes idées sur le style et sur l'art d'écrire.

Par conséquent, s'il est vrai qu'il n'y a pas, en effet, un patron de style unique (et aucun professeur ne l'a jamais prétendu), on peut affirmer qu'il existe au moins une façon de mal écrire sur laquelle on peut se mettre d'accord et qui pourrait peut-être servir de fondement à une démonstration pratique.

L'exemple des deux auteurs de style, comme Edmond de Goncourt et Loti, ne saurait contredire cette constatation. Les reverses de tournures ont beau désécrire, ils écrivent tout de même; et si quelquefois ils écrivent mal, c'est qu'ils le veulent bien, et ils le veulent précisément pour des raisons qui leur sont communes à tous, pour des raisons qui sont des règles générales et qui nous ramènent encore à un principe d'unité et d'enseignement.

Les Goncourt croyaient tout détruire en faisant de la contre-écriture et en cherchant avant tout la violence de la sensation. Acrobates, phrases substantives, locutions bizarres, virtuosités à outrance, caractérisent cette prose prétentieuse, trop flatteusement connue sous le nom d'écriture artiste. On ne peut se figurer l'enthousiasme que les Goncourt déclinaient dans la jeunesse de 1880 à 1890, pour les enchevêtrements d'incidents, les amplifications faciles, le système des répétitions, empâtements, répétitions, accumulations d'adjectifs et de participes, poursuite de l'épithète rare et autres excentricités verbales.

Les Goncourt, dit Claveau, se croyaient "propriétaires d'un style, parce qu'ils avaient inventé les yeux souriants, des sourires affrondés, éloger, allumement, bra-

yance, l'échevellement des fautes, l'enfoncement dans un livre, l'engagement jaloux, le serpentement le long des doigts, le penchement casseur des chapiteaux, l'envolement emporté, le ramassement dodu, un mari flave, la merveilleuse, la vastitude, la jolité... et des milliers de mots de ce genre dont on ferait un catalogue". On pardonne ces néologismes à des grands seigneurs de la prose comme les Goncourt. Ce sont surtout les imitateurs qui sont haïssables.

Pierre Loti, lui aussi, a désécrié le style. Il n'est pas écrivain de sensibilité. Jamais nous ne nous étions figuré que c'était si loin, ce temple... Bien laides, ces pauvres petites Japonaises... Fini, tout cela, maintenant; rentrais, pour jamais dans les armoires et les musées, les étonnantes robes aux formes millénaires... Le soleil brillait clair, clair; c'était déjà la grande lumière... Oh! la belle vie en plein air, la belle vie errante... Oh! la pitte, quelle nous fit cette pauvre petite créature... Seulement, de l'abus, lui, dans sa vision dernière, il s'était figuré... La première fois qu'elle l'avait aperçu, lui, ce Yan... Ce petit Sylvestre, il était tout de suite devenu une espèce de frère... Et, à ses noces, ils y étaient tous, ceux qu'il avait connus jadis, tous, excepté Sylvestre, qui, lui, s'en était allé dormir dans les jardins enchantés, très loin, de l'autre côté de la terre... Le chant se maintient sans fatigue dans des notes surélevées, tout en restant d'une inaltérable fraîcheur de hautbois; c'est long, très long, sans cesse recommencé; c'est très doux, très berceur, et pourtant cela exprime avec une infinie tristesse le néant humain...

On remplirait des volumes avec de pareilles citations. Les vingt ou trente premières pages de *Fantôme d'Orient* résument ce ton excentrique.

Pierre Loti a cependant beaucoup moins d'affectation que les Goncourt, parce que sa sensibilité est toujours restée humaine, au lieu que la sensibilité des Goncourt est essentiellement une sensibilité d'artiste. En tout cas, de tels exemples prouvent qu'on peut être des révolutionnaires du style et garder en même temps le fond même de l'art d'écrire, la matière vivante, la magie des mots. Il faut avoir bien du talent pour se croire autorisé à rompre avec tout ce qui fait l'esthétique et le génie d'une langue. Le torrentiel génie de Saint-Simon n'est même pas arrivé à détruire les conditions éternelles de

l'art d'écrire, ordre, goût, harmonie, perfection, architecture, travail.

Charles Péguy, lui aussi, désécrivait, mais d'une toute autre façon: il employait le piètement, la répétition, le coup de pouce successif. André Gide a bien caractérisé sa manière.

"Le style de Péguy, dit-il, est chanté arabe, aux chants monotones de la lande; il est comparable au désert, désert d'alfa, désert de sable, désert de pierre... Le style de Péguy est semblable aux cailloux du désert, qui se suivent et se ressemblent, où chacun est pareil à l'autre, mais un tout petit peu différent; d'une différence qui se reprend, se ressaisit, se répète, semble se répéter, s'accroître, s'affirmer, et toujours plus nettement; on avance."

Péguy force l'attention par l'insistance. Voici un exemple de sa phrase:

"Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où régnent des moeurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas... C'est le soldat qui mesure la quantité de terre temporelle, qui est la même que la terre spirituelle et que la terre intellectuelle. Le légionnaire, le lourd soldat a mesuré la terre à ce que l'homme s'improprement le doux virgilienne et qui est une mélancolie d'une qualité sans fond (1)."

Et encore:

"Et nous, que disions-nous? Nous disions: une seule injustice, un seul crime, une seule illégalité, surtout si elle est officiellement enregistrée, confirmée, une seule injure à l'humanité, une seule injure à la justice et au droit, surtout si elle est universelle, légalement, nationalement, commodément acceptée, un seul crime rompt et suffit à rompre tout le pacte social, une seule forfaiture, un seul déshonneur suffit à perdre d'honneur, à déshonorer tout un peuple: C'est un point de gangrène, qui corrompt tout le corps. Ce que nous défendons, ce n'est pas seulement notre honneur. Ce n'est pas seulement l'honneur de tout notre peuple, c'est l'honneur historique de toute notre race, l'honneur de nos aïeux, l'honneur de nos enfants. Et plus nous avons de passé, plus nous avons de mémoire (plus ainsi communique nous avons de responsabilité), plus ainsi aussi, et nous devons le défendre ainsi!"

Voilà, certes, une façon de désécrire très poussée et très voulue, mais, comme il n'entre là que des mots simples, des mots ordinaires, le procédé est beaucoup moins désagréable que celui des Goncourt.

LA QUESTION DU CORSET

La compétence d'un journaliste doit être vraiment étendue. On me demande mon avis sur la brûlante question du corset. Car il y a une brûlante question du corset.

Des couturiers veulent ramener au pouvoir ce tyran en exil. Les corsetiers sont tout à fait de l'avis de ces couturiers. Mais il y a des couturiers dissidents.

Le problème est un des plus lourds de l'heure présente. Je ne me sens pas de taille à le résoudre. Et puis, j'estime très sincèrement que les questions de mode ne peuvent pas se discuter.

La mode est quelque chose comme la grippe. C'est incontestablement une maladie de caractère épidémique et microbien.

A chaque saison nouvelle, il y a un nouveau microbe de la mode. Rien ne sert de dissenter sur ce microbe. Il vaut beaucoup mieux aller se faire soigner chez le couturier, chez la modiste et chez le corsetier.

Le microbe, tout à tour, fait des femmes pareilles à des fourreaux de parapluies, à des sacs, à des portraits de Van Dongen, à des gâteaux, à des perroquets ou à des abat-jour. Il n'y a rien à dire. Il n'y a qu'à s'incliner. Il est d'autant plus facile de s'incliner que la mode, qui intoxique les femmes, frappe en même temps les hommes. Elle les empoisonne et les rend aveugles... Les hommes acceptent, tout à tour, toutes les modes féminines et les trouvent gracieuses tant qu'elles durent.

Que le corset revienne demain, si le microbe du corset est dans l'air! Toutes les femmes aussitôt voudront endurer son cruel supplice... Et les massieurs trouveront que le corset fait vraiment "une jolie ligne".

Voilà tout ce que j'ai à dire, quant au corset. J'ajoute que je n'en porte pas... Messieurs.

dans "La Liberté"

QUE MANGER?

COMMENT LE CHOIX D'UN MENU PEUT MODIFIER LE CARACTÈRE

Il ne suffit pas, comme dit le proverbe, de manger pour vivre, encore faut-il s'exercer à manger avec un peu d'art, tout au moins à faire, avec discernement, un choix judicieux parmi les aliments qui s'offrent à notre consommation.

Et il ne s'agit pas seulement de la valeur nutritive de tel produit, dont la science permet d'évaluer très exactement le rendement suivant sa transformation en calories. Les aliments que nous absorbons ne borborent pas leur rôle à modifier plus ou moins heureusement notre santé physique; ils exercent aussi, parait-il, une influence prononcée sur notre équilibre moral.

Certains spécialistes se sont, au cours de ces dernières années, préoccupés tout particulièrement de cette question, et leurs conclusions ne manquent pas d'intérêt.

Jusqu'ici, par exemple, on se contentait, si l'on peut dire, d'attribuer à l'usage abusif de la viande la goutte, le diabète, l'artériosclérose et même, affirmaient quelques-uns, le redoutable cancer, contre lequel nous estons, en dépit de nos recherches, à peu près désarmés.

Or, voici qu'il résulte fort clairement des expériences faites par le docteur Ignatowski dans le laboratoire de professeur Roger, à Paris, que la viande constitue un poison progressif, dont l'abus entraîne l'intoxication par l'albumine animale, et conduit... à la folie certaine, sinon à la mort.

Pour le lapin, éternelle victime, il n'y a pas de doute. Il reste à établir dans quelle mesure il est permis de conclure du lapin à l'homme.

Fort heureusement, l'usage de certains légumes permet de guérir nombre de maladies et de corriger en même temps, maints écarts d'esprit.

Ainsi la pomme de terre provoque, parait-il, chez ceux qui la pratiquent, le calme et la pensée, développe l'équilibre mental et les qualités raisonnables. Toutefois, elle émousserait la sensibilité.

La carotte est à recommander aux personnes bilieuses, aux rageurs, aux maris infortunés. Elle est à déconseiller aux militaires, qui, par contre, feront bien de se consacrer aux épinards. Ceux-ci développeraient les rêves ambitieux, l'énergie, la constance de la volonté. On remarque que les hommes d'action sont tous des mangeurs d'épinards. Napoléon devait manger beaucoup d'épinards; s'il n'en mangea pas, il eut tort.

Mais il faut se garder de conclure de l'épinard à l'oseille. En dépit de son acidité, cette dernière conduirait au découragement, à la tristesse, et, pour tout dire, à la mélancolie. Elle provoquerait même des cauchemars pénibles et des sommeils peu réparateurs. Fuyons l'oseille!

Les personnes au tempérament artistique se trouveront bien de l'usage des haricots verts et des crosnes du Japon, aliments délicats qui excitent aux rêveries aimables et développent les pensées, les sentiments, les goûts artistiques.

Tous les travailleurs et plus particulièrement les travailleurs intellectuels, devraient faire, sans modification, usage du haricot blanc, grand réparateur du système nerveux, plus riche et plus tonique que la viande.

Le petit pois n'est pas sérieux.

C'est un aliment futile qui pousse à la frivolité, à la coquetterie, au flirt et peut conduire aux aventures compliquées.

Le chou-fleur, et surtout le chou de Bruxelles sont appréciés, parait-il, des égoïstes.

Tels sont les axiomes édictés par un médecin connu dans un congrès de pathologie générale.

Si nous passons aux fruits, nous constatons que le beau duvet de la pêche est pernicieux; il provoque la fièvre et des irritations graves parfois, des muqueuses, quelquefois même du délire. Il en est de même de la figue, qui incite cependant à la méditation et à la sagesse, et de la fraise attrayante, qui donne l'urticaire.

La noix est un aliment riche, mais souvent indigeste et trouble le sommeil, que la pomme, au contraire, favorise et agrément de rêves paisibles. Le melon, qu'on le considère comme un fruit ou comme légume, est un faux ami à déconseiller aux gens méditatifs. On sait qu'il conduit aux décisions précipitées.

Il nous reste les fleurs. Elles sont prises, la mode aidant, place sur les tables les plus aristocratiques, surtout en Angleterre, et la place d'honneur naturellement. Mais il ne semble pas, jusqu'ici, qu'elles aient une influence réelle sur l'alimentation. Leur rôle, cependant, n'est plus limité au plaisir des yeux, et, si nous en croyons nos grands chefs de cuisine, elles sont appelées à prendre une réelle importance comme condiments, au même titre que le cerfeuil, le persil, le céleri et autres végétaux d'assaisonnement. Enfin, la tulipe est comestible: certaines personnes se déclarent certaines salades de roses et les Japonais font une assez importante consommation de chrysanthèmes jaunes, qu'ils assaisonnent à la manière de la "barbe de capucin".

De tout cela que conclure, sinon que le mieux serait de vivre, à l'image du consul Fabriceus, des fêtes de son propre jardin?

Melchior BONIN.

CONTE DU DIMANCHE

DES COMPLIMENTS...

Dans l'après-midi, M. Bullion, homme riche et important, qui possédait aux portes de la petite ville de vastes fabriques, était venu en pompe demander pour son fils Roger, à M. et Mme Vauvillet, la main de leur fille, Alice. Depuis cette minute, la joie et l'orgueil régnaient au sein de la famille Vauvillet.

C'est une alliance inespérée, dit avec emphase M. Vauvillet, quand ils se trouvèrent à table pour le dîner. Bullion fait des bénéfices énormes, son fils va devenir son associé... Leurs affaires prennent chaque année de l'extension... Ah! certes le commerce, l'industrie sont des professions où l'on gagne plus d'argent que lorsqu'on est fonctionnaire, ajouta-t-il avec une ombre d'amertume.

Ne te plains pas, mon ami, observa Mme Vauvillet, tu as une situation importante. Tout le monde te tient en haute estime, tu es décoré, crois-tu que tout cela n'a pas pesé sur la décision de M. Bullion quand son fils lui a dit qu'il aimait notre chère Alice?

Elle sourit à sa fille. Celle-ci, qui était blonde et charmante, rougit et rit.

Et tu sais que Bullion a beaucoup d'influence, reprit M. Vauvillet. Il me l'a dit nettement: je connais du monde dans le gouvernement, si vous avez besoin d'un coup d'épaulé...

Oui, vraiment, on ne pouvait rêver mieux, dit Mme Vauvillet radieuse. Plus on y pense, plus on y trouve d'avantages...

Il me dégoûtent, moi, ces Truffion! jeta soudain d'une voix aigre et cassée une très vieille dame qui se tenait assise avec roideur aux côtés de Vauvillet. Une expression de rage animal sur son visage ligneux et elle manganait avec des gestes de mépris et de défi. Les trois autres ournèrent vers elle des regards consternés.

Ma tante, mais qu'avez-vous? demanda Mme Vauvillet.

Ces Truffion me dégoûtent, moi! répéta la vieille dame avec plus de force. Fi! fi! les voyous! Mais on verra, on verra... En attendant, je m'en vais me coucher, moi!

Ma tante, voyons, je vous en prie, dit M. Vauvillet.

Mais la vieille dame le regarda en face, ricana, haussa les épaules et sortit de table avec toute la brusquerie qui lui permettait ses rhumatismes.

Joséphine, venez me coucher cria-t-elle à la servante. Ils se servirent bien tout seuls ils veulent encore manger.

Mon Dieu, elle devient plus effrayante chaque jour, cette pauvre tante Clémentine, dit Mme Vauvillet, quand la vieille dame eut disparu. Qu'est-ce qui lui prend? Pourquoi en veut-elle aux Bullions?

Elle n'en sait rien elle-même, s'écria son mari avec indignation.

Tu aurais dû faire semblant de la consulter, maman, dit Alice. Elle est si susceptible.

Mais je lui en ai parlé, gémit Mme Vauvillet. Elle n'a rien répondu, alors...

Elle est tout à fait folle, reprit M. Vauvillet, réellement, l'air si elle les appelle Truffion?..

rois qu'elle n'a plus sa tête à elle.

Qu'est-ce qu'on va faire? demanda Mme Vauvillet. Si elle est impolie avec les Bullion, ce sera effrayable. De quoi aurons-nous?

Déjà l'autre dernière, elle nous a à moitié broillés avec les Charmeret, en disant au père qu'il mangeait trop.

Et le jour où elle a demandé à Mlle Vasseur pourquoi elle chantait faux.

C'est un plaisir pour elle d'envoyer des insolences à nos aïeux.

Mais dans le cas actuel, c'est inadmissible, déclara avec force M. Vauvillet. J'aimerais mieux...

Il allait dire: j'aimerais mieux qu'elle ne reste pas ici, que nous nous séparions d'elle pour toujours; mais il garda le silence. Il savait bien que jamais ni lui ni sa femme ne pren-

draient cette décision. Ils étaient sans fortune et la tante Clémentine possédait, trente mille francs de rente au moyen desquels elle exerçait sur eux une tyrannie de tous les instants. Elle croyait, à juste raison peut-être, qu'ils attendaient sa mort avec impatience et elle s'en vengeait avec une méchanceté malicieuse et judicieuse qui était sa dernière distraction et où elle employait les dernières forces de son intelligence déclinante.

Que faire? murmura Mme Vauvillet. Il faut à tout prix éviter qu'elle se montre impolie et hargneuse... Demain, je lui parlerai, je lui expliquerai que le bonheur d'Alice est en jeu... Je la supplierai d'être aimable... tout au moins correcte...

Et moi je parlerai à Bullion, dit M. Vauvillet. Je lui dirai carrément qu'elle est riche et qu'elle est folle. Il comprendra... Il sait bien ce que c'est que la vie...

Je dirai la même chose à Roger Bullion quand il viendra, dit Alice en rougissant un peu. Il viendra aussi son père... Alors, si la tante Clémentine est malhonnête... Elle le sera certainement malgré tout ce que la mère pourra lui dire, mais cela n'aura plus d'importance. Je présenterai cela à Bullion sous un jour comique.

Dès le lendemain, M. Vauvillet mit à exécution ce projet, et en rentrant chez lui, il dit avec satisfaction à sa femme:

Bullion a parfaitement compris. Il a ri en m'affirmant que rien de ce que pourrait lui dire la tante Clémentine ne le blesserait et que plus elle serait impolie, plus il s'amuserait... Du reste, il savait le chiffre de sa fortune.

Et moi, j'ai demandé à la tante d'être aimable, tout en la prévenant que le dîner de fiançailles aurait lieu dimanche, répondit Mme Vauvillet. Elle m'a écouté sans mot dire, mais je me méfie... Elle doit préparer une série d'insolences à l'adresse des Bullion.

Cela n'aura plus à présent aucune importance, dit M. Vauvillet avec bonne humeur. Maintenant nous sommes tranquilles.

Le dimanche, au dîner des fiançailles, parmi les invités réunis au salon la tante Clémentine parut avec un léger retard. Elle était parée d'une robe verte qui miroitait cruellement et les boucles grises d'une épaisse perruque posée un peu de travers encadraient sa face qui semblait sculptée dans un bois jaune et fendillé. Roide comme toujours, mais s'efforçant de substituer un sourire à l'expression de hargneuse hostilité qui lui était habituelle, elle accueillit avec urbanité le salut de M. Bullion.

Ce monsieur qui, sur la foi de Vauvillet, s'attendait à une bordée d'injures, en fut surpris et il fut bien davantage encore quand la tante Clémentine lui dit à très haute voix:

Mon cher monsieur, je suis bien heureuse de vous voir. Je tiens à vous remercier de ce que vous faites pour mes parents les Vauvillet. Ce sont de braves gens et ils le méritent. Bien entendu je ne suis pas assez folle pour établir un parallèle entre vous et eux. Vous êtes un homme remarquable, riche, influent, important, et votre fils sera votre digne continuateur. Vous auriez pu aspirer pour lui aux plus hautes alliances. Vous lui laissez suivre le choix de sa fantaisie, de son caprice. De ce qu'il croit être son amour. Je trouve admirable un tel acte, je suis sûre que vous n'aurez pas à le regretter, mais je voulais absolument vous exprimer à quel point c'est noble et généreux de

vous.

Il me dégoûtent, moi, ces Truffion! jeta soudain d'une voix aigre et cassée une très vieille dame qui se tenait assise avec roideur aux côtés de Vauvillet. Une expression de rage animal sur son visage ligneux et elle manganait avec des gestes de mépris et de défi. Les trois autres ournèrent vers elle des regards consternés.

Ma tante, mais qu'avez-vous? demanda Mme Vauvillet.

Ces Truffion me dégoûtent, moi! répéta la vieille dame avec plus de force. Fi! fi! les voyous! Mais on verra, on verra... En attendant, je m'en vais me coucher, moi!

Ma tante, voyons, je vous en prie, dit M. Vauvillet.

Mais la vieille dame le regarda en face, ricana, haussa les épaules et sortit de table avec toute la brusquerie que lui permettait ses rhumatismes.

Joséphine, venez me coucher cria-t-elle à la servante. Ils se servirent bien tout seuls ils veulent encore manger.

Mon Dieu, elle devient plus effrayante chaque jour, cette pauvre tante Clémentine, dit Mme Vauvillet, quand la vieille dame eut disparu. Qu'est-ce qui lui prend? Pourquoi en veut-elle aux Bullions?

Elle n'en sait rien elle-même, s'écria son mari avec indignation.

Tu aurais dû faire semblant de la consulter, maman, dit Alice. Elle est si susceptible.

Mais je lui en ai parlé, gémit Mme Vauvillet. Elle n'a rien répondu, alors...

Elle est tout à fait folle, reprit M. Vauvillet, réellement, l'air si elle les appelle Truffion?..

rois qu'elle n'a plus sa tête à elle.

Qu'est-ce qu'on va faire? demanda Mme Vauvillet. Si elle est impolie avec les Bullion, ce sera effrayable. De quoi aurons-nous?

Déjà l'autre dernière, elle nous a à moitié broillés avec les Charmeret, en disant au père qu'il mangeait trop.

Et le jour où elle a demandé à Mlle Vasseur pourquoi elle chantait faux.

C'est un plaisir pour elle d'envoyer des insolences à nos aïeux.

Mais dans le cas actuel, c'est inadmissible, déclara avec force M. Vauvillet. J'aimerais mieux...

Il allait dire: j'aimerais mieux qu'elle ne reste pas ici, que nous nous séparions d'elle pour toujours; mais il garda le silence. Il savait bien que jamais ni lui ni sa femme ne pren-

draient cette décision. Ils étaient sans fortune et la tante Clémentine possédait, trente mille francs de rente au moyen desquels elle exerçait sur eux une tyrannie de tous les instants. Elle croyait, à juste raison peut-être, qu'ils attendaient sa mort avec impatience et elle s'en vengeait avec une méchanceté malicieuse et judicieuse qui était sa dernière distraction et où elle employait les dernières forces de son intelligence déclinante.

Que faire? murmura Mme Vauvillet. Il faut à tout prix éviter qu'elle se montre impolie et hargneuse... Demain, je lui parlerai, je lui expliquerai que le bonheur d'Alice est en jeu... Je la supplierai d'être aimable... tout au moins correcte...

Et moi je parlerai à Bullion, dit M. Vauvillet. Je lui dirai carrément qu'elle est riche et qu'elle est folle. Il comprendra... Il sait bien ce que c'est que la vie...

Je dirai la même chose à Roger Bullion quand il viendra, dit Alice en rougissant un peu. Il viendra aussi son père... Alors, si la tante Clémentine est malhonnête... Elle le sera certainement malgré tout ce que la mère pourra lui dire, mais cela n'aura plus d'importance. Je présenterai cela à Bullion sous un jour comique.

Dès le lendemain, M. Vauvillet mit à exécution ce projet, et en rentrant chez lui, il dit avec satisfaction à sa femme:

Bullion a parfaitement compris. Il a ri en m'affirmant que rien de ce que pourrait lui dire la tante Clémentine ne le blesserait et que plus elle serait impolie, plus il s'amuserait... Du reste, il savait le chiffre de sa fortune.

Et moi, j'ai demandé à la tante d'être aimable, tout en la prévenant que le dîner de fiançailles aurait lieu dimanche, répondit Mme Vauvillet. Elle m'a écouté sans mot dire, mais je me méfie... Elle doit préparer une série d'insolences à l'adresse des Bullion.

Cela n'aura plus à présent aucune importance, dit M. Vauvillet avec bonne humeur. Maintenant nous sommes tranquilles.

Le dimanche, au dîner des fiançailles, parmi les invités réunis au salon la tante Clémentine parut avec un léger retard. Elle était parée d'une robe verte qui miroitait cruellement et les boucles grises d'une épaisse perruque posée un peu de travers encadraient sa face qui semblait sculptée dans un bois jaune et fendillé. Roide comme toujours, mais s'efforçant de substituer un sourire à l'expression de hargneuse hostilité qui lui était habituelle, elle accueillit avec urbanité le salut de M. Bullion.

Ce monsieur qui, sur la foi de Vauvillet, s'attendait à une bordée d'injures, en fut surpris et il fut bien davantage encore quand la tante Clémentine lui dit à très haute voix:

Mon cher monsieur, je suis bien heureuse de vous voir. Je tiens à vous remercier de ce que vous faites pour mes parents les Vauvillet. Ce sont de braves gens et ils le méritent. Bien entendu je ne suis pas assez folle pour établir un parallèle entre vous et eux. Vous êtes un homme remarquable, riche, influent, important, et votre fils sera votre digne continuateur. Vous auriez pu aspirer pour lui aux plus hautes alliances. Vous lui laissez suivre le choix de sa fantaisie, de son caprice. De ce qu'il croit être son amour. Je trouve admirable un tel acte, je suis sûre que vous n'aurez pas à le regretter, mais je voulais absolument vous exprimer à quel point c'est noble et généreux de

vous.

Il me dégoûtent, moi, ces Truffion! jeta soudain d'une voix aigre et cassée une très vieille dame qui se tenait assise avec roideur aux côtés de Vauvillet. Une expression de rage animal sur son visage ligneux et elle manganait avec des gestes de mépris et de défi. Les trois autres ournèrent vers elle des regards consternés.

Ma tante, mais qu'avez-vous? demanda Mme Vauvillet.

Ces Truffion me dégoûtent, moi! répéta la vieille dame avec plus de force. Fi! fi! les voyous! Mais on verra, on verra... En attendant, je m'en vais me coucher, moi!

Ma tante, voyons, je vous en prie, dit M. Vauvillet.

Mais la vieille dame le regarda en face, ricana, haussa les épaules et sortit de table avec toute la brusquerie que lui permettait ses rhumatismes.

Joséphine, venez me coucher cria-t-elle à la servante. Ils se servirent bien tout seuls

John J. Hearn has cablegram from Eamon de Valera on the situation

Westfield, Mass., Feb. 18, 1922.

Following cablegram received from Eamon De Valera by National Treasurer John J. Hearn, Westfield, Mass., in acknowledging first installment of fund being raised for Irish election campaign:

"Wide intensive campaign necessary that people fully understand proposed so-called treaty before voting in impending elections. Members American Association Recognition of Republic should not forget that the Republic still exists and is recognized as existing even by President Griffith and majority party in Dail Eireann, though their policy is to destroy it. As long as there is life there is hope. Surely no American friend of the Republic will help destroy that hope.

(Signed) "De Valera."

Mr Edward L. Doheny, national president of the American Association for the Recognition of the Irish Republic, is credited with an interview in the press of Tuesday, in which he is quoted as disapproving of the action of the National Executive Committee at its meeting at the Park Avenue Hotel, New York city, a week ago last Saturday.

Among other things, Mr. Doheny is quoted as saying: "I was not informed until tonight that a resolution favoring the Republic had been adopted, and if it was, the full executive body of the association was not present, nor was its president."

Having acted as presiding officer of this meeting, I desire to correct the erroneous impression created by this interview. To begin with, Mr. Doheny, all of the national officials and all members of the National Executive were given timely notice of this meeting, and if any failed to attend from lack of interest or otherwise it is idle for them now to complain of any action taken. The resolution adopted and the cable sent to De Valera had the unanimous approval of the meeting, and it certainly seems strange now for any official to set himself up as superior to the unanimous decision of the National Executive.

British Propaganda

The effort now being made by prominent Americans to stampede the Irish people into acceptance of a treaty wrung from their representative by a threat of war is largely due, in my opinion, to an imperfect understanding of the situation in Ireland, created in great measure by the intense propaganda of approval carried on in the press of the world since the signing of the treaty. The vast majority are of the opinion, as the result of this propaganda, that the Irish people have accepted the treaty, since the majority of the members of the Dail Eireann voted approval. It is admitted by the advocates and opponents of the treaty in Dail Eireann that that body has no power whatever to sign such a treaty, since the mandate given to them at the elections was a republic. Until the people of Ireland give their representatives in a future election a definite mandate the nation as a whole remains committed to the Republic.

RESTS WITH IRISH PEOPLE

Well-wishers of Ireland in America certainly do not wish to impose their wills upon the Irish people, and the action of the American Association at its meeting in New York was clearly the correct one at this time. We are not attempting to dictate to their party in Ireland. We favor the continuation of the Republic, but we believe it absolutely essential that the Irish people should thoroughly understand every phase of the treaty before they give up their present government for something which may prove far less satisfactory.

Inasmuch as the entire Irish press is hostile to the Republic, and it is necessary that the true meaning and effect of the Treaty should be brought home to the people of Ireland before they are called upon to vote for its acceptance or rejection, and since the fate of the nation hangs upon this vote, we believe that Ireland's friends in America should furnish the necessary financial support to enable De Valera and his supporters to present the issues clearly to the people.

SIGNED UNDER DURESS

Mr. Doheny says: "I also am bound to believe that when the plebiscite has been held that the action of Griffith and his conferees in the signing of the treaty will be indorsed and that De Valera, great and noble man that he is, will accept the decision of the majority."

We have De Valera's own assurance that "Irish Republicans are ready to abide by plebiscite free of the threat of war," and they challenge the British Government to this test of the real desires of the British people.

Americans who believe in government by consent of the governed surely will want to see this question settled justly, and cannot but sympathize with the purposes of De Valera and his supporters to make clear to the nation in advance the possible dangers and defects of the treaty.

Until Ireland has definitely rejected the Republic, American sympathizers will be well advised not to give active support to a treaty signed under duress, which seems to give little comfort to any section of the Irish people, but much comfort and gratification to the nation which has so long oppressed them.

Purpose of A. A. R. I. R. Reply to M. Collins

February 16, 1922.—Copy of cablegram sent to Michael Collins, Mansion House, Dublin.

All cablegrams received Irish Republic exist unless and until Irish people, who established Republic, disestablish it. So long as Republic exists can be no change purpose or policy. American Association Recognition Irish Republic organized and exists solely for support Republic. Our object neither oppose nor support your will, Dail's will, nor De Valera's will, but expressed will of Irish people for Republic and to insure that Irish people have means for obtaining full information upon which again express will and freedom from English or any other coercion in expressing it.

(Signed, Thomas W. Lyons, National Secretary.)

Proposed American Ambassador

Washington. — A resolution has been offered in the House of Representatives providing for the appointment of an American Ambassador to the Irish Free State—Central News.

The appointment of an American Ambassador to the Irish Free State was proposed in a resolution introduced in the House of Representatives by Mr. Rainey of Illinois. He asserted the people of Ireland were anxious to have direct diplomatic relations with America, adding that mutually helpful relations between the United States and Ireland can thus be best developed.

Copy of Telegram Addressed to Edward L. Doheny, N. Y. City

February 15, 1922. — Are you correctly reported in yesterday's New York Times with reference to American Association Recognition Irish Republic particularly statement you favor so-called Irish Free State and that as President of American Association Recognition Irish Republic you find yourself head of an organization no longer needed, as you consider reasons for its formation no longer exist? You are also reported as stating neither full executive body of association nor you as President present on February 4 when National Executive passed resolutions supporting Republic National Executive composed State Presidents and national officers. Not only was due notice of meeting and purpose sent you and all other members National Executive, but copy minutes of meeting sent you showing regularly convened with twenty States represented. As you know, it is generally impossible obtain complete attendance and constitution does not require it. My inquiry as to authenticity interview prompted by necessity if correct of my again arranging to convene National Executive for appropriate action with reference your position unless you as National President intend doing so. Thomas W. Lyons, National Secretary, A.A.R.I.R.

Massachusetts state council of the American Association issues protest

(IRISH PRESS)

Boston, Mass., Feb. 18, 1922.—That misrepresentation, misunderstanding and lack of knowledge of the so-called Irish-English pact may not blind the citizens of our nation to the true situation in Ireland, and that the attitude and policy of the American Association for the Recognition of the Irish Republic may be properly understood, we issue the following protest:

REPUBLIC OF IRELAND

On three distinct occasions, the Irish people, despite English brutality, rapine and murder, favored, by overwhelming majorities, the establishment of the Irish Republic. The members of the Dail Eireann aspired to public office and were elected as the representatives of the people upon that platform. The members of the Dail duly assembled and solemnly swore to be true and faithful servants of the Irish Republic. As members of the Dail they were elected to serve the people, and were only vested with power to legislate for them. Their constitutional power to legislate or to make laws or to enter into treaties was and is no greater than is the power vested in the Congress of these United States to make laws, or in the Senate to enter into treaties for and on behalf of the people of this nation. No person will maintain that Congress, by any action of its own, may vote to disestablish this government and to become a part of the British Empire, much as many Anglo-maniacs would desire such action.

PEOPLE REMAIN MASTERS

It is equally absurd to contend that any committee of the Cabinet or the members of the Dail Eireann were vested with authority to disestablish the Irish Republic. Is it conceivable that these servants could suddenly become the masters of the people? Yet, by entering into the agreement for the so-called Free State, the Dail, by a majority, did maintain that they enjoyed the power and the right to disestablish the Irish Republic. Such act was clearly ultra vires and is not binding in conscience or in fact upon the Irish people, who by their votes, according to some authorities on constitutional law, may even disestablish their nation, though such action may be intended to and may enslave, and may even deny freedom to succeeding generations. Some champions of the so-called "Irish Free State," absolutely ignorant of or indifferent to the limitation of authority possessed by the Dail Eireann, maintain that this majority vote of the Dail binds the Irish people and stops the "onward march of that nation." They do not know or fail to realize that, under the natural law, human beings enjoy the inalienable right of freedom and to decree for themselves their manner and form of government, and that no legislative body possesses the power or authority to limit or to deny that right in and to a people. We bow to this obvious truth and so declare in our Declaration of Independence. Therefore we recognize the fact that the Irish Republic exists, and that the Irish people alone may destroy that which they created and which still lives—the Irish nation. Nor ought we to be deluded by newspaper propaganda on the situation in Ireland. All of the newspapers in Ireland, now as well as during the war in Ireland, except the publication recently launched and known as "The Irish Republic," are pro-English, all other publications having been suppressed, destroyed or confiscated by the English minions. That is equally true of practically all so-called public bodies, a fact publicly emphasized by Mrs. O'Callaghan, who, in reply to the demand by the Civic Society of Limerick, which city she represents in the Dail, that she vote in favour of the "Irish Free State," stated that said body did not represent the wishes of her constituency, but that they, as well as similar bodies in Ireland, were English toddlers. Hence not only are the Irish people unable to secure first-hand information, but it is equally true that the news coming to this country from these sources of information is untrue and gives no real indication of the popu-

lar will in Ireland. On the other hand, despite lack of newspaper support and the proper machinery to explain the true facts to the Irish people, Eamon de Valera and his associates have succeeded in presenting their case to the people in many parts of Ireland. They have the respect of their political opponents, and that they enjoy the confidence of the people was evidenced at a remarkable demonstration in Dublin, on February 12, when more than 20,000 people pledged their support to the Irish Republic.

STAND BY IRELAND

Are we to ignore conditions in Ireland, to stand idly by and to permit England to work her will again on the people in Ireland? Are we to forget our world war pledges, our traditions, our ideals and our duty because England is the offending party? Shall we say to the Irish people that the soul of that nation is dead; that, being afforded the opportunity for material gain, they must worship the god Mammon, and that their spiritual, moral and intellectual assets, the vital life of a nation, must submit to the mania for gain? Shall we stand aside when the life of that nation is at stake, and England, by deceit and duress of Ireland's public servants, attempts to crush the aspiration of Ireland for that same measure of freedom which is our heritage and right? It is inconceivable that any red-bloomed American will answer is the affirmative.

LIMITATIONS OF FREE STATES.

Certainly the members of our organization, who pledged themselves when they became members, to assure the maintenance of the Irish Republic, will not falter. We propose to ask our National Government to investigate and to assure opportunity to the Irish people, free from duress and threat to express their will upon the misnomer—Free State—by a proper plebiscite. It is our intention to afford the Irish republican leaders and people every assistance that they may properly understand and appreciate the true meaning, and the effect upon their lives and their aspirations of the so-called "Free State." We propose to call to their attention the fact that the "Free State" means common citizenship with England; means subservience to the King of England; means that their Lord Lieutenant or Governor General has veto and appointive power over them; and that, if accepted by them by their direct vote, they bind themselves, soul and body, to the British Empire. That obviously is our duty and is the fulfillment of the promise which we as members of this organization, made to ourselves as well as to the Irish people. Our national and State executive committees have laid down our policies and have clearly set forth the basic principles of our organization. Despite sporadic attempts by individuals to weaken our resolve or to divide our forces they will not succeed because our members realize that even if the so-called "Irish Free State" is established as now planned, it will bind the Irish people to the chariot wheels of imperialistic England, which means that England's wars and troubles will be Ireland's burdens, and that, as far as we may we must aid the Irish people to avoid this English trap.

TRUE TO AMERICA

Finally, as citizens who are faithful to the traditions and the teachings of the great father of this country, we propose to continue to function that entangling alliances may be avoided, and America from the grasp of the frenzied financiers, buccaners in act as well as in thought, whose only God is Mammon, and who care nothing for our nation's pledges, even to our world war veterans, or for social and economic conditions, or even give thought to the flag under which they operate as long as they wax fat and rich.

Respectfully yours,
John F. Harrigan, President.
John J. Foley, Vice-President.
Timothy P. Donahue, Treasurer.

IRISH RACE OLYMPIC

(Cork Examiner)

(From our correspondent). A programme has been tentatively decided on for the Irish Race Olympic, to be held in Croke Park, Dublin, in August next. There are two sections—one comprising athletics, cycling, football, hurling, rounders, handball, shooting, swimming, etc., and the other confined to residents in Ireland, consisting of fencing, gymnastics, motor cycle events, rowing, etc.

Mr. J. J. Walsh, Postmaster-General, interviewed by an "Evening Herald" representative with reference to the undertaking explained that the programme is divided into two parts—International and National—and will apply to all countries with an Irish population. The maximum number of competitors for any country is limited to 60, in order to cover the whole programme.

The following countries are expected to provide the full quota:—U.S.A., Canada, Ireland, Scotland and England; while Wales, Newfoundland, Australia, New Zealand and South Africa will also be represented—to what extent, in view of the sparsity of the Irish population in the case of Wales and New Zealand and the great expense necessary in the other cases, there is no possibility of foreseeing.

It will be observed that the programme is in all respects similar to the Greek Olympic, the only variation being that whilst in the latter English games, such as soccer, Rugby and hockey, and the French game of tennis form part of the programme in the present instance Gaelic football hurling, rounders and handball take their place. The field programme will be held at the headquarters of the G.A.A., Croke Park, on which it is hoped the Free State Government will spend a considerable sum of money in the way of improvement, as a result of which it is thought the ground will accommodate 60,000 or 70,000 people.

Items such as boxing swimming, rifle range shooting, Marathon race, fencing, gymnastics rowing, yatch racing, motor boat racing, step dancing, motor cycling, etc., will be held in appropriate places in and around Dublin. A big "Ome to Dublin" drive for the Tailteann games has been started in the United States, and it is expected that far-reaching transport facilities in the way of accommodating great numbers from the point of view of expense will be arranged from many foreign centres.

It is thought that all trains running to Dublin from whatever part of Ireland during the second week in August will be at the lowest possible fares and that it will be an unprecedented week of excursion. The week will be regarded as a holiday week in Ireland as far as circumstances will permit. The great difficulty that confronts the organizers is that of accommodation, but the situation in that respect is being fully explored.

"The Irish race Olympia," Ald. Walsh went on, "had got a triple object in view—firstly, to develop the Irish race physically, and co-ordinate it as a great force in the world's cycle. It is thought by the Irish people, and by Mr. De Valera—who is mainly instrumental in initiating the programme—that there is no other force capable of welding together a race with divergent political views such as the Olympic, on whose platform men can meet entirely irrespective of their political feelings.

"The second is to throw on the world's screen the unquestionable superiority of the physique of the Irish race who have held within their fold for well nigh 30 years the all-round athletic championship of the human race. The third is the Irish people and their athletic organizations are determined to advance from their insular position and strike an independent European and world athletic programme and with this view the summer of 1923 will see an Irish athletic drive through Europe, and in 1924 the cream of the Irish athletic world performing in the great Olympic in Paris.

"It is understood that an countries sending representatives to the Irish Race Olympic will arrange

Thomas M. Nolan, Secretary
Francis J. Horgan, Chairman, Publicity Committee.
Executive Committee, Massachusetts State Council, A.A.R.I.R.

their own travelling expenses, as obtains in the case of the great Olympic. It is hoped in the very near future to issue a joint appeal to the Irish race to get a big move on in this connection, in the names of President Griffith and Mr. De Valera—both of whom are equally interested in advancing the programme.

A Dail Department is being set up to deal with the entire undertaking."

Statement by Mr. Griffith

Mr. Arthur Griffith, President of Dail Eireann, interviewed by Press representatives with reference to the Boundary question stated:—

"The Treaty recognises the essential unity of Ireland by constituting the Irish Free State the authority for all Ireland in the first instance. It admits also the fact that a minority in North-East Ireland has been hitherto opposed to recognising a common Irish Government. It provides, therefore, that if this minority deliberately votes itself out of the Irish Free State, the Irish Free State, although it would logically possess the right, would not forcibly exert its power to prevent that vote having effect. It is a matter, not of logic, but of practical politics. It is governed by that letter of President De Valera to Mr. Lloyd George in which he declared he would not coerce Unionist Ulster. We shall not coerce Unionist Ulster, but equally we shall not permit Nationalist Ulster to be coerced.

"Against that part of Ulster which votes itself out of the Free State we shall not use force. Against that part of Ulster which votes itself into the Free State we shall not permit, unchallenged, force to be used. Mr. Collins represents the unanimous attitude of the Provisional Government and the Dail Eireann Ministry. We want Unionist Ulster to join with us in the Free State. We want not only peace but brotherhood with our, at present, dissident countrymen. We seek for our Nationalist people in the North-East nothing but equality of Irish citizenship, and we offer frankly and sincerely to our Unionist fellowcountrymen in the North-East that same equality. We are at the beginning of an epoch—the rebirth of a nation—and we desire to sink the old distinctions of Unionist and Nationalist in the common name of Irishman, whether the Irishman be of Dublin, Cork, or Belfast."

M. B. Yeats at the Paris Conference

(DUBLIN FREEMAN)

Mr. Wm. B. Yeats, speaking on the lyrics and plays of modern Ireland, said that when what was sometimes called the intellectual movement began, Ireland was very discouraged. The great event that he thought started the whole thing, was the fall and death of Parnell in 1891. Ireland was bitterly discouraged, and the followers of Parnell fought as to who had betrayed him. They kept up that fight for nine years, and both sides said such bitter things about one another, that at the end there was very little left in the constitutional work-a-day Parliamentary politics of Ireland. All the young men wanted some outlet for their national energies. In 1891 there was a meeting at a certain house in London, when it was decided to start a new intellectual movement in Ireland. They presently found that they had a large number of enemies, and they had those enemies because the poem was the substitute for the speech in Irish public life. Within the ten years he spoke of, every writer in Ireland to-day except James Joyce, appeared. He traced the history of the national theatre in Dublin, and said it was no more easy to build up that theatre than it was to establish their small lyrical movement in 1890. They had precisely the same enemies. The lyrical movement had to fight the old rhetoric of the politicians and the false conceptions of the rhetoric of that old school. When a nation was making up its mind to ask great sacrifices from its people it would drive out the old half-lit-

sions, and the old falsehoods of that rhetoric. A man would vote for falsehood who would never give his life for truth (applause). Their movement was only a small part of the self-analysis that was going on all over Ireland and the examining of the old shibboleths. An an-

ti-Parnellite leader had said to him "We must keep the Irish people from criticism. If the Irish people attempt to criticise they will do nothing." But the Irish people began to criticise, and he—the anti-Parnellite—was one of the first things they did criticise (laughter).

The rebellion of 1916, out of which had come the present situation was mainly created by a little group of Irish lyric poets, and he wished to draw their attention to a poem which, written under the peculiar circumstances it was written, almost made his hair stand up—it was almost so miraculous. It would show them how completely the movement had triumphed in the death of rhetoric and of all the old abstract falsehoods, and how completely it had brought the people back to simplicity and natural feeling. "I am alluding," he said, "to a poem called Way farer," written by Patrick Pearse on the night before his execution. Strange the poet does not speak of his approaching death, he does not even speak of his cause, but simply casts his imagination back to moments of natural beauty which had moved him in the past. It is inexplicable to me how any man under such circumstances could have the serene detachment, the perfect self-possession, to have written a poem greater, it seems to me, even than the fine and famous speech of Robert Emmet.

Mr. Yeats then gave a beautiful recitation of the now famous poem, and concluded by expressing the wonder it was to him that a man the night before his death should express nothing but the serenity of his life.

SUR LA MANIERE DE TUER SON PROCHAIN

De Clément Vautel dans "Le Journal"

Le sénateur Root est un Américain qui veut limiter les horreurs de la guerre.

Autrement dit, cet excellent homme s'est mis dans la tête de codifier l'art et la manière de tuer son prochain. Il a déclaré à la conférence de Washington:

— Quand des hommes vêtus d'uniformes de couleur différente se rencontrent en temps de guerre, ils ne doivent s'entre-massacrer qu'en respectant certains règlements. Sinon, ils se conduisent comme des sauvages...

Pour M. Root, il est tout à fait convenable de tuer son adversaire en usant de ces divers procédés:

Lui lancer dans le corps des projectiles tels que balles, shrapnells, éclats de grenades ou d'obus, fléchettes d'acier, etc.;

Lui enfoncer dans le ventre une tige d'acier appelée "balonnette", lui fendre le crâne avec un grand sabre, lui couper la gorge avec un couteau, etc.

Voici une cinquantaine de soldats qui font la soupe. Un obus de gros calibre tombe au milieu d'eux et les éparpille en menus débris, dans les libres espaces. C'est très correct et pas un des militaires ainsi émetteurs n'oserait, s'il pouvait se reconstruire et reprendre la parole, s'adresser à M. Root en ces termes:

— M'sieu, m'sieu, je veux bien être tué, mais pas comme ça... Car ce genre de mise à mort est autorisé par M. Root.

En revanche, ce régisseur du théâtre de la guerre considère qu'il est inhumain d'employer les gaz asphyxiants; il prétend restreindre le rôle des sous-marins et même les supprimer complètement.

Pourquoi?

Je sais bien que, pendant la guerre, nous avions protesté contre l'emploi des gaz asphyxiants jusqu'au jour où nous avons pu nous en servir nous-mêmes et qu'il est extrêmement désagréable quand on a, comme les Américains et les Anglais, de magnifiques "superdreadnoughts", de penser qu'un petit sous-marin de rien du tout peut les envoyer par le fond sans crier gare...

Mais cela ne fait rien, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ces inventions des civilisés sont plus barbares que les anciens moyens de combat.

Tout cela, comme dit l'autre, c'est du pareil au même.

Ce qui est inhumain, atroce, sauvage, c'est la guerre, et le spectacle de héros chevaleresques qui s'étripent à coups de balonnettes ne me paraît pas plus digne de la civilisation que celui d'autres héros qui, le visage masqué, échantent à grande distance des vapeurs empoisonnées.

Je ne vois d'ailleurs pas bien l'arbitre qui, au milieu de la bataille moderne, interviendrait en s'écriant:

— Non, non, pas de gaz asphyxiants... C'est interdit par la conférence de Washington!

La guerre est une bête féroce qui, lorsqu'elle est déchaînée, ne se soucie d'aucun protocole. C'est folie de vouloir faire entendre à ce tigre altéré de sang que si l'usage de ses crocs est très humanitaire, celui de ses griffes est inadmissible dans une jungle civilisée.

Vous êtes un homme de parti? Lisez le Devoir pour savoir ce qu'on pense des partis, en dehors des partis, pour connaître ce qui se passe dans votre parti. Vous êtes un esprit indépendant? Lisez le Devoir pour savoir ce qui se passe chez les gens indépendants. Un mois, 50 sous; un an, 56

LES SPORTS

CHAMPIONNAT D'ESCRIME

Wellington marche aussi bien qu'auparavant

Blancs 2 pièces... FIN DE PARTIE EN JOUANT

CORRESPONDANCES... M. Caouette, Saint-Hyacinthe... M. J. A. Dargy, Trois-Rivières...

NOTES... Si nous jetons un coup d'oeil sur le sommaire des rencontres, nous verrons que les équipes sont bien équilibrées.

NOUS RETOURNONS... Le 12 février dernier, nous avons publié une deuxième solution au problème de M. de Dr. Leblond...

LIGUE D'UJEU DE DAMES D'AMERIQUE... ST-HENRI vs NATIONAL

ST-HENRI vs NATIONAL... Juges: D. Grisé, A. Grisé.

VILLERS vs LAFONTAINE... Juges: F. Guillaud, O. Carrière.

LES ETOILES vs MAISONNEUVE... Juges: H. Phaneuf, H. Rocham.

S. J. BAPTISTE vs MORELCHAMBEAU... Juges: N. Thériault, P. J. Lafontaine...

NOTES par P. J. Lafontaine... M. Beauregard gagne un plan au début de la partie...

CHAMPIONNAT DES EQUIPES DES ETATS-UNIS... Ce journal annuel suscite beaucoup d'intérêt...

CERCLE ROCHAMBEAU... Tournoi classe C, classement final.

LE LOUP ET LES BREBIS... C'est moins un jeu qu'un amusement d'enfant...

PROBLEME DU JEU CANADIEN... FIN DE PARTIE EN JOUANT

Blancs 0 pièces... SOLUTIONS DES PROBLEMES PUBLIES DIMANCHE LE 19 FEVRIER

No 48 - par M. Raymond... No 49 - par M. D. Carrier...

No 50 - par M. D. Caouette... No 51 - par M. D. Larky...

No 52 - par M. V. Beaulieu... No 53 - par M. Raymond...

Blancs 0 pièces... Les autres variantes sont faciles.

LA FACULTE D'AGIR... Un médecin aliéné de la Dr. Achille Delmas...

DE QUOI DEPEND-ELLE?... J'appartiens à une génération qui a cessé de chercher le roc...

Je ne voudrais point déflorer un ouvrage de cette importance...

Or, chacun de nous vient au monde doué d'aptitudes intellectuelles essentielles...

C'est là le domaine immense de la personnalité innée...

Des lors, il ne saurait suffire de vouloir entraîner un cerveau peu actif par de simples exercices...

En pareille matière la thérapeutique vraiment rationnelle devrait être basée sur des données objectives...

Un vrai dire, ce travail de correction d'une disposition par l'autre, chacun de nous le fait spontanément...

Mais ici, point de place pour cette volonté, jusqu'à présent considérée comme un élément primordial...

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

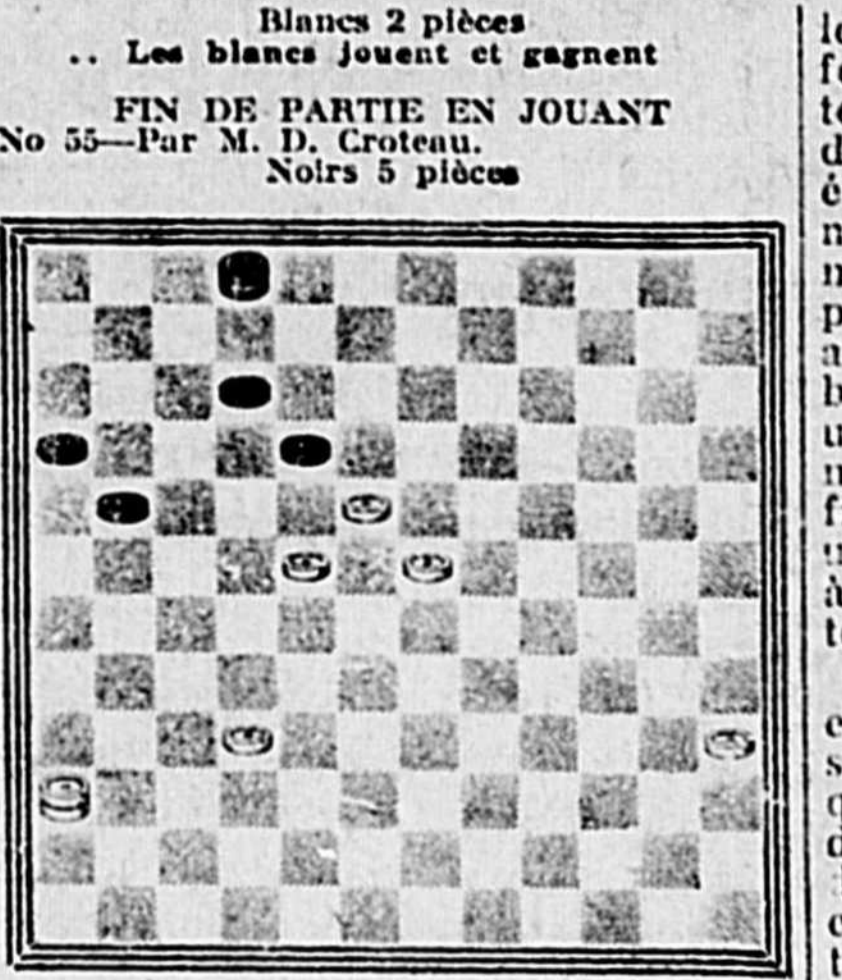


Table with columns for player names and scores. Includes names like A. Langray, R. Lorrain, N. Gosselin, etc.

Blancs 0 pièces... Les autres variantes sont faciles.

LA FACULTE D'AGIR

DE QUOI DEPEND-ELLE?

Un médecin aliéné de la Dr. Achille Delmas, en collaboration avec M. Marcel Boll...

J'appartiens à une génération qui a cessé de chercher le roc où posent les fondations d'une véritable science de l'âme...

Je ne voudrais point déflorer un ouvrage de cette importance...

Or, chacun de nous vient au monde doué d'aptitudes intellectuelles essentielles...

C'est là le domaine immense de la personnalité innée...

Des lors, il ne saurait suffire de vouloir entraîner un cerveau peu actif...

Mais ici, point de place pour cette volonté, jusqu'à présent considérée...

lonité n'est ni une disposition affective active, ni une aptitude intellectuelle...

Pour faire une volonté haute, il est indispensable de combiner plusieurs de ces éléments primitifs...

Evidemment, un certain manque de la tendance active - cela s'observe au cours des phases, même éphémères...

Mais le manque de force n'est pas la seule source d'inertie...

Peut-être cette idée n'est-elle qu'une hérésie, aussi je la soumets très humblement à MM. les écrivains...

II. - A propos du match Crique-Ledoux... On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

On dit, en langage de boxe, qu'un homme a le "punch" lorsque son coup de poing produit un effet utile...

1. - A propos du match Lucien Gaudin-Aldo Nadi... Soit, spectateurs du match Gaudin-Nadi...

Les hommes? L'un, Lucien Gaudin, jolissathlète, il est vrai, harmonieux, puissant et souple...

Les rencontres? Ce ne fut ni du fleuret, ni de l'épée, mais plutôt une sorte de joute d'aspect nouveau...

La boxe est un jeu un peu brutal, encore ne l'est-il pas autant que l'on pourrait croire...

Malgré le caractère imposant de la recette, les organisateurs, parait-il, ne s'y sont pas retrouvés...

III. - Une interview de M. Gaston Vidal... Une récente interview de M. Gaston Vidal - chargé des questions sportives et d'éducation physique...

Le député guéri... Du "Figaro": "J'ai mauvaise mine, n'est-ce pas? répétait-il en allant par les couloirs..."

CONCERT LARIVIERE... C'est jeudi, le 9 mars, que M. Roger Larivière, âgé de 13 ans...

DES JEUX OLYMPIQUES EN AOUT A DUBLIN... Dublin, 4. - Lorsque la Convention de la Race Irlandaise fut déclinée...

En pareille matière la thérapeutique vraiment rationnelle devrait être basée sur des données objectives...

Un vrai dire, ce travail de correction d'une disposition par l'autre, chacun de nous le fait spontanément...

Mais ici, point de place pour cette volonté, jusqu'à présent considérée...

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

moindres incohérences des compétitions athlétiques que les voir opposer les uns aux autres des jeux de types aussi divers...

Les sportifs - sauf les boxeurs - n'ont jamais réfléchi à cette question; en bonne logique, ils le devraient, et s'ils constituaient des catégories, on ne verrait pas d'admirateurs...

Malgré le caractère imposant de la recette, les organisateurs, parait-il, ne s'y sont pas retrouvés...

III. - Une interview de M. Gaston Vidal... Une récente interview de M. Gaston Vidal - chargé des questions sportives et d'éducation physique...

Le député guéri... Du "Figaro": "J'ai mauvaise mine, n'est-ce pas? répétait-il en allant par les couloirs..."

CONCERT LARIVIERE... C'est jeudi, le 9 mars, que M. Roger Larivière, âgé de 13 ans...

DES JEUX OLYMPIQUES EN AOUT A DUBLIN... Dublin, 4. - Lorsque la Convention de la Race Irlandaise fut déclinée...

En pareille matière la thérapeutique vraiment rationnelle devrait être basée sur des données objectives...

Un vrai dire, ce travail de correction d'une disposition par l'autre, chacun de nous le fait spontanément...

Mais ici, point de place pour cette volonté, jusqu'à présent considérée...

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

der notre front et d'établir une base commune pour l'extension du code irlandais à d'autres races.

Comme une race distincte, nous devons soit aller de l'avant soit reculer. Les Jeux Olympiques de la Race Irlandaise indiquent la marche à suivre...

Le Ministère d'athlétisme établi par "An DAIL" est situé dans le City Hall de Dublin et l'adresse télégraphique est: "ATHLETEAN".

Entente cordiale... M. Lloyd George, à la gare de Lyon, descend de son sleeping; la première personne qu'il voit est M. Briand...

Le député guéri... Du "Figaro": "J'ai mauvaise mine, n'est-ce pas? répétait-il en allant par les couloirs..."

CONCERT LARIVIERE... C'est jeudi, le 9 mars, que M. Roger Larivière, âgé de 13 ans...

DES JEUX OLYMPIQUES EN AOUT A DUBLIN... Dublin, 4. - Lorsque la Convention de la Race Irlandaise fut déclinée...

En pareille matière la thérapeutique vraiment rationnelle devrait être basée sur des données objectives...

Un vrai dire, ce travail de correction d'une disposition par l'autre, chacun de nous le fait spontanément...

Mais ici, point de place pour cette volonté, jusqu'à présent considérée...

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

UN HOMME DU MANITOBA AVAIT LES JAMBES RAIDES COMME DES BÂTONS ET IL AVAIT DES DOULEURS DE LA TÊTE AUX PIEDS...

"J'avais entendu tant de gens raconter les merveilleux résultats que le Tanlac leur avait donnés que j'en pris moi aussi..."

"Dès que j'eus pris ma première dose de Tanlac je commençai à constater les bons résultats que me donnait ce merveilleux médicament..."

Le Tanlac est en vente dans toutes les bonnes pharmacies de la ville et des environs.

ANTIKOR-LAURENCE... CURE RADICALE DES CORDES VOIES URINAIRES. SANS DOULEUR. EN VENTE PARTOUT 25c.

Province de Québec, Cour Supérieure... Domicile: 414, rue de la Montée, Montréal.

Dans Rosa Goldberg, de la cité de Montréal, nous avons rencontré un homme qui nous a raconté les merveilleux résultats que le Tanlac lui avait donnés...

Procureur de la demande, Comptables et liquidateurs.

envoie est rien moins qu'une consolation. Mais j'ai cru qu'il fallait user de la sorte avec vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justifier ses idées...

(1) - (11) de l'Arsenal. Recueil Conrart, tome VII.

Tandis que Molière serait resté longtemps fidèle à son amitié pour Honoré de Bussy, M. Magne ne dit pas qu'il ait conservé des relations avec La Mothe Le Vayer...

Mais nous croirions nier l'évidence en supposant que tout lien d'esprit ait été rompu entre Molière et La Mothe Le Vayer...

Le programme qui sera exécuté ce concert sera des plus intéressants.

CONCERT LARIVIERE... C'est jeudi, le 9 mars, que M. Roger Larivière, âgé de 13 ans...

DES JEUX OLYMPIQUES EN AOUT A DUBLIN... Dublin, 4. - Lorsque la Convention de la Race Irlandaise fut déclinée...

En pareille matière la thérapeutique vraiment rationnelle devrait être basée sur des données objectives...

Un vrai dire, ce travail de correction d'une disposition par l'autre, chacun de nous le fait spontanément...

Mais ici, point de place pour cette volonté, jusqu'à présent considérée...

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

Dr Maurice de Feury, membre de l'Académie de médecine

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Filis spéciaux avec Ottawa et Québec.

LES EMBARRAS DE M. LLOYD GEORGE

Deux mouvements se dessinent parmi les coalitionnistes. Les irréconciliables sont tenaces. Des développements s'annoncent pour lundi

Londres, 4 (S. P. A.). — En déclarant que le cabinet anglais appuie fermement M. Lloyd George, M. Austen Chamberlain n'a pas fait la situation politique s'améliorer beaucoup. La crise subsiste et menace d'amener la démission du premier ministre. C'est ce que les journaux s'accordent à dire, ce matin. Même les organes qui sont les plus dévoués au maintien de la coalition admettent franchement que la situation est plus grave que jamais. On ne s'attend pas cependant à de gros développements avant lundi ou mardi. M. Lloyd George est parti, comme d'habitude à la fin de la semaine, pour sa villa de Chequers Court. Il aura pour hôtes, dimanche, M. Chamberlain, le lord-chancelier Birkenhead, M. Arthur Balfour et probablement sir Robert Home, et même peut-être M. Bonar Law. Naturellement, la conversation portera sur la crise actuelle. Les amis de la coalition persistent dans leurs efforts pour l'empêcher de se dissoudre. Winston Spencer Churchill, secrétaire aux colonies et libéral, a parlé, aujourd'hui, à Loughborough et il a insisté dans son discours sur la nécessité de conserver M. Lloyd George à la tête de l'administration du pays. Un mouvement se dessine parmi les coalitionnistes conservateurs de la Chambre des communes qui diffèrent d'opinion avec les irréconciliables. Ils veulent se réunir à la prochaine occasion favorable pour rédiger une adresse au premier ministre, adresse dans laquelle ils lui promettent leur appui, mais qu'ils ont promis de rester au gouvernement de la barque de l'Etat. Il se forme en ce moment un nouveau groupe coalitionniste composé d'environ 120 députés appartenant aux deux ailes de la coalition. Ces députés ont travaillé dernièrement à former un nouveau parti centriste. Le Morning Post les traite de bébés parlementaires réunis en association. Leur programme paraît être de proclamer que les prochaines élections doivent se faire sur un programme de construction nationale et que celui-ci ne pourra être exécuté mieux que par un gouvernement dirigé à la fois par MM. Lloyd George et Chamberlain. En dépit des déclarations des partisans du premier ministre, ses adversaires conservateurs ne donnent aucun signe de faiblesse. Ils disent que leurs chefs unionistes ne sont traités que de la même façon qu'ils ont traité la coalition s'effondrer.

L'amendement de lord Cecil

LE DEBAT, AUX COMMUNES. PORTE SUR LE REDRESSERMENT DE LA FRONTIÈRE DE L'ULSTER. — LES OBJECTIONS DES UNIONISTES.

Londres, 4. (S.P.A.) — A la reprise du débat en comité sur le bill de l'Etat libre d'Irlande à la Chambre des communes aujourd'hui, on a continué à discuter l'amendement présenté par lord Hugh Cecil. Cet amendement veut faire déclarer qu'en approuvant l'article 12 du traité anglo-irlandais article qui traite de la frontière de l'Ulster, le gouvernement anglais n'a pas voulu de ce fait consentir à la cession d'une partie essentielle d'aucun des six comtés formant l'Irlande septentrionale, mais n'avoir voulu que la cession, si nécessaire, de quelques portions de frontière au profit de l'Irlande méridionale. Ronald McNeill, député unioniste de la division Canterbury de Kent, a dit que dans cette clause réside la principale objection des unionistes au traité anglo-irlandais. Nombre de députés y voient, dit-il, un manque de parole du gouvernement à l'égard de l'Irlande du Nord. McNeill a cité une phrase célèbre de Michael Collins, chef du gouvernement provisoire irlandais. Collins aurait dit que sir James Craig, le premier ministre de l'Ulster, s'est fait jouer par ses propres amis. Cette citation et les autres accusations à l'effet que l'Ulster a été livré ont été déclinées par Winston Churchill, secrétaire aux colonies, qui a déclaré qu'il est absolument faux que le premier ministre anglais ait promis à Collins et à Griffith que les comtés de Fermanagh, de Tyrone et de Londonderry leur seraient livrés. Ces assertions, dit-il, ont été maintes fois démenties. Joseph Devlin, député nationaliste de la division Falls de Belfast, a dit qu'il se demande pourquoi un député de l'Ulster ne propose d'avoir été joué, puisque eux-mêmes depuis un quart de siècle, ont soutenu des gouvernements anglais à l'encontre des intérêts de leur pays, l'Irlande.

Pression auprès de Lloyd George

LES CHEFS UNIONISTES ET M. AUSTEN CHAMBERLAIN DEMANDENT AU PREMIER MINISTRE DE RESTER A SON POSTE.

Londres, 4. (S.P.A.) — La menace du premier ministre Lloyd George de donner sa démission a été suspendue, à la demande pressante de ses collègues unionistes du cabinet, d'après une déclaration faite hier soir, mais rien ne dit encore si elle sera retirée. On a démenti officiellement que le premier ministre ait fixé une limite à son ultimatum. On ajoute que la tension actuelle ne peut durer indéfiniment. Rien n'indique que le parti unioniste ait l'intention de détrôner Younger, chef des conservateurs de la coalition. Aucune réunion du parti unioniste n'a été convoquée et l'opinion générale veut que le seul événement qui se produise soit que Arthur J. Balfour et Austen Chamberlain blâment publiquement Younger comme lord Birkenhead l'a déjà fait. Parlant à Oxford, hier, Austen Chamberlain a annoncé que les ministres unionistes avaient demandé à l'unanimité au premier ministre de continuer à agir comme chef du gouvernement. Les "irréconciliables" n'ont pas manifesté le plus léger repentir. Ils coopèrent avec les Ulsteristes à la Chambre des communes pour combattre le bill de l'Etat Libre en présentant amendement sur amendement. Le programme du gouvernement comporte pour jeudi la troisième lecture du bill et par conséquent le gouvernement va demander lundi la suspension de la règle qui exige que le débat se termine à 11 heures p.m. afin que l'étude du bill devant la commission soit finie avant la fin de la séance. A part cette manifestation d'opposition aux communes on dit que les chefs unionistes reçoivent de toutes les parties du pays des professions de foi au parti unioniste, mais refusant d'étendre cette allégeance à la coalition. C'est en réalité l'approbation de l'attitude prise par sir George Younger et lord indique que le parti refusera de déposer son chef. Sir Laming Worthington Evans, secrétaire de la guerre, dans un discours prononcé à Colchester, hier soir, a révoqué le premier ministre ayant récemment offert de donner sa démission, de continuer à appuyer le gouvernement afin de mettre fin au programme inachevé, mais que tous les ministres conservateurs l'ont assuré de leur appui et l'ont supplié de rester. On dit que M. Lloyd George est arrivé à un point de sa carrière politique où il doit définir quel sentiment lui aura à l'avenir, libéralisme ou Toryisme. Depuis le moment où il monta au pouvoir à la faveur de la guerre qui nécessitait une politique nationale de parti, il n'a pas dévié de ses attaches de parti. Si la coalition disparaît, il doit choisir un parti ou l'autre. D'après quelques députés, il désirait la direction du parti unioniste et s'il échoue, il aura deux alternatives de former un nouveau parti centriste ou chercher la direction du parti libéral ou libéral-travailliste.

La réunion de le Constituante

LE COMITE DE LA DEFENSE NATIONALE A CONVOQUE LES REPRESENTANTS DE FIUME — ZANELLA N'A PAS FUI.

Fiume, 4 (S. P. A.). — Le comité de la défense nationale a proclamé le renversement définitif du gouvernement provisoire du président Zanella à Fiume. Il a aussi convoqué une Assemblée constituante. Le gouvernement a capitulé, hier, après de violents combats entre ses troupes et les fascistes. En assumant le pouvoir, le comité a prié le gouvernement italien d'envoyer un représentant pour aider à administrer la ville jusqu'à ce que le calme soit rétabli. ATTITUDE ETRANGE Rome, 4 (S. P. A.). — Le cabinet a discuté en détail, aujourd'hui, la crise de Fiume, qui complique d'autant la tâche déjà ardue du nouveau gouvernement italien. Signor Castelli, qui a déjà représenté le gouvernement à Fiume, y a été envoyé immédiatement avec ordre de faire une enquête sur la situation et de présenter un rapport sur les mesures à prendre à suivre en l'occurrence. L'attitude du président Zanella, qui a été obligé de céder les rênes du gouvernement au comité de la défense nationale, paraît quelque peu étrange. Presque aussitôt après son accession au pouvoir en octobre dernier, il vint à Rome et obtint un emprunt de 200 millions de lires. Il disait alors à qui voulait l'entendre que les aspirations des Italiens à Fiume avaient grande chance de se réaliser, mais une fois retourné dans sa ville, il se mit tout de suite à dos l'élément italien par ses amabilités pour les Croates. La nouvelle que Zanella s'était enfui de Fiume est inexacte. D'après les nouvelles de la dernière heure, il était encore dans son palais, occupant la même salle que Gabrielle d'Annunzio occupait quand il fut légèrement blessé par le feu des troupes que l'ancien premier ministre Giolitti envoya contre lui en 1920. Le corps de police de Zanella, profitant du désarroi qui régnait dans la ville, a réussi à s'échapper et à se regrouper dans les environs de Grosvenor, où, dit-on, il envoie des lettres pour tenter de reprendre Fiume. Fascistes et légionnaires restent sous les armes et ont constitué une garde nationale prête à repousser toute attaque.

Mesures provisoires

Le comité exécutif municipal se réunit samedi. — M. Martin aura ses bureaux à la bibliothèque municipale. — Le conseil siègera à la Cour du recorder. — La reconstruction de l'édifice incendié

Le comité exécutif, composé des échevins J.-A.-A. Brodeur, président, A.-A. Desroches, J.-A. Bédard, F. O'Connell et N. Turcot, a convoqué en assemblée d'urgence, samedi matin, tous les chefs de départements des services municipaux afin d'organiser dans le plus bref délai les différents départements qui sont dans le désarroi complet. L'assemblée a été tenue dans la salle d'audience de la Cour du recorder. L'échevin J.-A.-A. Brodeur, président, ayant à ses côtés les membres du comité exécutif. Les chefs de départements y assisteront. L'échevin Brodeur dit tout d'abord que ce qu'il importe pour le moment c'est de sauver le plus possible des ruines et de trouver des locaux où les chefs de départements pourront établir leurs bureaux temporairement. Il annonce aussi que M. H.-A. Terreault prendra charge des travaux de déblaiement qui devront commencer incessamment. Il donne ensuite une liste d'endroits où les chefs de départements pourront trouver des locaux pour la réouverture de leurs services. Il mentionne ainsi le refuge Meurling, l'annexe de l'hôtel de ville, le palais de Justice, l'édifice Péroudeau, attenant au palais de Justice, le garage municipal, la bibliothèque municipale, les anciens postes de police, le marché des Hautes Etudes et l'entrepôt frigorifique de la Commission du Port, au pied de la rue Beaudry, dont un étage a été mis à leur disposition. Il suggère donc que les chefs de départements se réunissent et s'entendent entre eux pour le choix des bureaux. En terminant, il émet l'opinion que chaque chef de département travaillant avec son personnel au transport et au déménagement de tout ce qui pourra être sauvé des ruines. M. A. Saint-Pierre se lève ensuite. Il déclare que les documents du contentieux ont été en grande partie sauvés et suggère que le bureau légal prenne une suite de bureaux dans l'annexe de l'hôtel de ville. Il mentionne les bureaux des deux greffiers de la Cour du recorder et les autres bureaux qui y sont adjacents. Le président demande ensuite aux chefs de départements de s'entendre entre eux pour le choix des bureaux et de rendre leur réponse le plus tôt possible. L'assemblée est levée et les chefs de bureaux, après s'être concertés, sont allés faire la visite des différents locaux mis à leur disposition. Ils rendront leur réponse dans le cours de l'après-midi. Le comité exécutif s'est ensuite réuni dans le bureau du chef de police, Pierre Bélanger. Le maire et quelques échevins y assistaient. Le maire est le premier à prendre la parole. Il déclare que, pour le moment, il faut s'organiser le plus rapidement possible et trouver des locaux pour le maire, pour le comité exécutif et pour les séances du conseil. Cette question a été tranchée rapidement. Le maire occupera dorénavant le bureau de M. Hector Garneau, à la bibliothèque municipale. Il en prendra possession, lundi matin. L'échevin Brodeur répond ensuite qu'il a été décidé que le comité exécutif siègera en permanence dans le bureau du chef Bélanger. Quant au conseil il tiendra ses séances dans une des salles d'audience de la Cour du recorder. Le maire fait ensuite remarquer que, dans les circonstances, il serait urgent de réunir le conseil et il a alors été décidé de convoquer une assemblée d'urgence, pour deux heures, mardi prochain, à la Cour du recorder. On parle ensuite de la question de la reconstruction. Le maire déclare que l'on pourrait reconstruire au même endroit, étant donné que les fondations sont solides. On pourrait ajouter trois autres étages et l'on aurait ainsi suffisamment d'espace. Les travaux prendraient environ un an. Il suggère qu'une demande d'emprunt spécial soit faite à la législature avant la prorogation des Chambres. L'emprunt serait pour quarante ans avec fonds d'amortissement. Il croit que l'on pourrait emprunter jusqu'à concurrence de trois millions et qu'une taxe spéciale pourrait ensuite être répartie sur tous les citoyens. "L'hôtel de ville est à tout le monde, n'est-il dit, il a été incendié et n'est la faute de personne." L'échevin Brodeur présidait l'assemblée fait remarquer que l'on ne peut rien décider définitivement pour le moment et qu'il ne s'agit pour l'heure que de placer des jalons pour pouvoir s'orienter. Au cours des délibérations, il a été ensuite décidé que les commissaires des incendies qui ont leur bureau dans l'annexe siègeront dorénavant dans les locaux du département des incendies, angle des rues Craig et Chenneville. M. Bauset fait ensuite remarquer qu'il est très dangereux de pénétrer dans les ruines et que d'une minute à l'autre les planchers peuvent s'écrouler. Il mentionne le fait qu'au cours de l'incendie des employés ont sauvé les différents rôles d'évaluation et l'on venait à peine de sortir le dernier volume que tout s'est écroulé. On décide donc encore que personne n'aura le droit de pénétrer dans l'hôtel de ville sans être muni d'une autorisation au chef de police. De son côté le maire a donné des ordres pour que personne ne pénétre dans ses appartements qui sont demeurés intacts bien qu'ils aient subi des dommages par l'eau, si le serrage des portes n'est pas présent. On a aussi rapporté au cours de l'assemblée que les déblayements avaient été sauvés. M. Justinien Pelletier m'a déclaré, a dit le maire, que les déblayements qui représentaient une valeur de \$5,000,000 avaient été signés, payés et que l'argent avait été déposé à la banque. La séance a ensuite été ajournée à trois heures, samedi après-midi.

La bibliothèque Papineau vendue à l'enchère

Les livres de cet homme d'Etat sont offerts en vente publique dans les salles de la maison Fraser. — Les incunables canadiens obtiennent des prix élevés

La maison Fraser a commencé, samedi matin, la vente aux enchères de la bibliothèque de Louis-Joseph Papineau, l'un des chefs de la rébellion de 1837. Déjà une bonne partie des livres de l'homme d'Etat bien connu passés en des mains étrangères, par l'adjudicateur fait son travail très rapidement. La vente a attiré de nombreux visiteurs. Trois maisons américaines ont acheté par le catalogue que Fraser ont publié ont envoyé des représentants ainsi que les principales bibliothèques du pays. J.-C. Taché, de la bibliothèque de Ottawa, M. de Grèvecoeur, de la bibliothèque Fraser, M. G. Ducharme, un nom de la bibliothèque Saint-Sixte, M. Wilson, acheteur de la librairie Garwell, de Toronto; un représentant de l'université de Toronto ont acquis la plupart des volumes offerts en vente au cours de la matinée. Ils ont fait une vive concurrence aux représentants des librairies Thomas & Eron, Brentano et Cadmus Book Store, tous de New-York. M. Ducharme, qui fait une spécialité des livres canadiens, a sa librairie de la rue Saint-Laurent, a ravi aux Américains et aussi aux gens de l'Ontario les canadiens les plus précieux de la bibliothèque Papineau; il a engagé même de fortes sommes pour obtenir quelques-uns des incunables canadiens de première valeur. Et parmi ces derniers, voici les prix payés: \$57 pour un exemplaire de la Législation du Canada imprimée à Québec en 1774; \$40 pour les Statuts de la province de York, en 1774; \$34 pour le volume Proceedings and Disputes between Earl Selkirk and the North West Company, publié à Montréal en 1819; \$28 pour le Journal of Legislative Council de Québec, 1814-17, en 14 volumes; \$21 pour Red River Settlement, en 1819; \$19 pour les Voyages du baron Lahontan, publié à Amsterdam en 1705 en deux volumes; \$18 pour les Voyages du baron Lahontan, édité à La Haye en 1704 en un seul volume; \$16 pour les Statuts du Bas-Canada; \$13 pour le Journal of Legislative Council, 1802; \$9 pour chacun des dix-sept volumes des Journaux de la Chambre d'Assemblée de Québec, de 1792 à 1807; \$7 pour les Edits et Ordonnances de Québec de 1802. La grande majorité des livres vendus, samedi matin, était de littérature étrangère; il y avait des éditions d'auteurs classiques, de nombreux livres de loi, de procédure civile et de jurisprudence et des ouvrages de littérature. Ainsi les oeuvres de J.-J. Rousseau, édition de 1788, en 38 volumes, ont trouvé acquéreur à \$1.05 le volume; les oeuvres de Rabelais, édition de 1711, en 5 volumes, à \$2 le volume; les oeuvres de Fontenelle, édition de 1766, en 11 volumes, à \$1.10 le volume. Les livres ont été adjugés bien souvent à des prix très bas, de 25 sous à \$1 en moyenne; beaucoup d'ouvrages scientifiques ont été dédaignés par les acheteurs et l'encantereur a dû forcément les donner à vil prix. Parmi les personnes présentes à la vente, on a remarqué Mlle Adine Bourassa, petite-fille de Papineau, qui a racheté bon nombre des volumes de son grand-père, tout particulièrement les ouvrages autographes; M. Victor Morin, M. Gonzalve Desaulniers, M. J. Nantel, avocat, M. Duplessis, M. J. Bourbonnière, M. Giroux et autres amateurs de livres. La vente s'est poursuivie, samedi après-midi et dans la soirée, pour reprendre lundi, toute la journée. Le catalogue contient 1,940 titres qui représentent au delà de 3,500 volumes.

LES MENEES MONARCHISTES

LES JOURNAUX SOCIALISTES GLOSENT SUR L'ANCIEN PRINCE HERITIER D'ALLEMAGNE.

Berlin, 4. (S.P.A.) — Selon les journaux socialistes et radicaux, le soir, a révoqué le premier ministre ayant récemment offert de donner sa démission, de continuer à appuyer le gouvernement afin de mettre fin au programme inachevé, mais que tous les ministres conservateurs l'ont assuré de leur appui et l'ont supplié de rester. On dit que M. Lloyd George est arrivé à un point de sa carrière politique où il doit définir quel sentiment lui aura à l'avenir, libéralisme ou Toryisme. Depuis le moment où il monta au pouvoir à la faveur de la guerre qui nécessitait une politique nationale de parti, il n'a pas dévié de ses attaches de parti. Si la coalition disparaît, il doit choisir un parti ou l'autre. D'après quelques députés, il désirait la direction du parti unioniste et s'il échoue, il aura deux alternatives de former un nouveau parti centriste ou chercher la direction du parti libéral ou libéral-travailliste. CE QUE PENSE CHAMBERLAIN Oxford, Angleterre, 4 (S. P. A.). Austen Chamberlain, leader du gouvernement à la Chambre des communes, dans un discours prononcé hier soir, a annoncé qu'après avoir consulté ses ministres, il avait remis au premier ministre Lloyd George une réponse unanime que les collègues considèrent nécessaire dans l'intérêt national que le premier ministre restât à son poste. M. Chamberlain a déclaré que, lorsque le premier ministre Asquith donna sa démission durant la guerre, M. Lloyd George n'avait pas cherché le premier rang, mais avait désiré servir sous Arthur J. Balfour ou Andrew Bonar Law. Ces deux hommes eurent de l'intérêt national que M. Lloyd George prit le poste de premier ministre et il accepta la fonction à leur demande. M. Lloyd George a dit à plusieurs reprises depuis que, s'il était préférable, dans l'intérêt du pays, de retourner au gouvernement de parti, il était prêt à se retirer en faveur de M. Balfour ou de M. Bonar Law. "M. Lloyd George m'a répété l'offre l'autre jour, dit M. Chamberlain. Il n'a pas voulu prendre ma réponse, mais m'a formellement demandé de conférer avec mon parti et de lui laisser savoir la réponse. J'ai consulté et nous avons à l'unanimité répondu que l'intérêt national doit passer avant l'intérêt de parti, et que nous devons prendre la large voie et qu'elle ne serait pas servie, mais lésée, si le premier ministre donnait sa démission. M. Chamberlain fit l'éloge de M. Lloyd George et de ses actes à l'intérieur et à l'étranger. Il prétendit que les conseils anglais ont pu poids en Europe et déclara que les collègues du premier ministre croyaient qu'accepter son offre serait nuire à la stabilité. M. Chamberlain n'a pas prononcé le nom de sir George Younger, chef unioniste à la Chambre des communes. Prélats déçus L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR. Paris, 4. — Mgr Barthélémy Clément Combes, archevêque de Carthage et d'Alger, vient de mourir à l'âge de 83 ans. Mgr Berthoin, archevêque d'Autun et de Paray-le-Monial, est décédé, vendredi, après une longue maladie, à l'âge de 60 ans.

LES SALAIRES DES OUVRIERS

LES BRIQUETEURS ACCEPTEENT UNE DIMINUTION SUBSTANTIELLE.

Ottawa, 4. (S.P.C.) — Les perspectives d'entente à l'amiable entre les équipes d'hommes et les entrepreneurs représentés par l'Association des Canadian Building and Construction Industries" semblent devoir aboutir à un résultat satisfaisant pour tout le monde. Les menuisiers ont été les premiers à s'entendre au sujet du salaire, question qui a été définitivement réglée et ratifiée au cours de l'assemblée tenue, hier soir, par les membres du conseil de district des menuisiers. Les briqueteurs, qui avaient d'abord exigé un dollar de l'heure, ont reçu quatre-vingt-dix sous, puis, venant à un compromis avec des entrepreneurs, ont accepté quatre-vingt-cinq sous. Une assemblée des employés dans la construction des édifices au lieu à cinq heures lundi après-midi. Ils demandent cinquante sous à l'heure, cependant que les entrepreneurs leur offrent trente-cinq sous. Pris au piège Les agents de police McCrae et Tosi ont été appelés, vendredi après-midi, pour attraper un apache qui avait tenté de dévaliser une femme. Mme Coppin, 38, avenue Sussex était à diner lorsqu'un individu est entré et lui a intimé l'ordre de lever les mains. Mais l'intrus comptait sans la psychologie féminine. Mme Coppin eut le soin préalable de pousser des cris très élevés. Le voleur qui ne s'attendait pas à une scène aussi mélodramatique, demeura tout interdit et décida de filer. L'anglais, pour comble d'infortunes, M. J.-E. Auger, un citoyen de l'endroit, lui mit la main sur le collet comme il traversait la rue et l'alla, incontinent, remettre entre les mains des agents de police. Le prévenu a dit s'appeler Harry Carlington.

Fonctionnaires congédiés

Ottawa, 4. Les employés d'un des départements du gouvernement fédéral ayant été prévenus que leurs services ne seraient plus requis après la fin du présent mois, une délégation a été envoyée, hier soir, au comité exécutif de l'Association des fonctionnaires de l'Association.

Manufacturier décedé

Hamilton, 4 (S. P. C.). — M. John Milne, sénateur et président et directeur-gérant de la "Burrows Stewart and Milne Company, manufacturier de pebbles et autres produits de métal, est décédé, aujourd'hui. Il était né à Aberdeen, en Ecosse, en l'an 1839.

A LA BOURSE

La préférence du Canada Steamships est actuellement plus en vue qu'aucune autre valeur sur notre place. Depuis quelques jours les transactions s'étaient faites plus nombreuses pour ce stock; samedi, elles ont été plus fortes encore. L'abondance était manifestement à la hausse et le cours a touché 40, samedi, pour fermer à 37 1/2. On s'attend à des nouvelles, très prochainement, au sujet de l'émission de \$6,000,000 d'obligations. Les directeurs se sont réunis, samedi, et il a certainement été question de cette émission ainsi que du dividende. Le Québec Railway est peu actif et jeudi, il a fait 22, samedi, il a pris 23. Le conseil d'administration a décidé d'aller monter et attendre dans les environs de 35. La prédiction était pour le moins prématurée. Les pâtes et papiers étaient négligés. Les actions Abitibi étaient les mieux traitées, à cours de hausse. Le reste de la liste était peu intéressant. S'est vendu, au cours de la matinée, 4,128 actions, dont 325 d'Atlati, 175 de Brazillan Traction, 270 de Canada Steamships, 920 de Canada Steamships de préférence, 150 de Detroit, 225 de Dominion Bridge, 365 de National Breweries, 145 de Québec Railways, 100 de Steel de préférence. Les autres stocks qui se sont inscrits au tableau ont été traités pour moins de 100 actions.

L'affaire Boisseau

L'ENQUETE S'EST OUVERTE, SA-MEDI, ET A ETE AJOURNEE AU 18 MARS. Saint-Hyacinthe, 4 (D. N. C.). — L'enquête dans l'affaire de M. Damien Bouchard contre le notaire Armand Boisseau s'est ouverte, samedi matin, devant le magistrat Cusson. Me N.-K. Laflamme et l'ancien juge Louis Teller occupaient pour la défense. M. Laflamme avait fait motion pour que le plaignant opte pour une des trois accusations contenues dans la plainte, afin de faciliter la procédure. La motion a été rejetée. Les témoins suivants ont été entendus: Mme Euphémie Gagnon et M. Augustin Choinière qui étaient porteurs des billets de la municipalité de Saint-Hyacinthe-le-Confesseur et qui en ont été payés. M. Blanchard, le notaire Edouard Morier et M. Damien Bouchard ont été entendus samedi, l'après-midi. L'enquête a été ajournée à 8 mars pour permettre à M. Laflamme de prendre connaissance plus amplement avec les dossiers.

L'ARMEE DE COUVERTURE

LE LIEUTENANT-COLONEL FABRY DEFINIT LE ROLE DE CE CORPS DE SOLDATS.

Paris, 4. — Le lieutenant-colonel Fabry a continué à la Chambre la lecture de son rapport commencée mardi. Il a défini l'armée de couverture qui ne doit pas être offensive ou défensive, mais active, afin d'avoir sur la frontière qu'elle doit défendre des garanties suffisantes pour augmenter sa résistance et amoindrir celle de l'adversaire. Abordant la durée du service militaire et après avoir énuméré les mesures que devra prendre l'Allemagne et avoir déclaré notamment qu'il faudra demander aux alliés de la France de garantir la sécurité de cette dernière sur le Rhin, l'orateur affirme que la France suivra l'Allemagne dans son désarmement et ira servir au service d'un an en 1925. "Après ces douloureuses années d'une guerre injuste il serait imprudent, déclare-t-il, d'accuser des hommes s'organisant militairement de préparer la guerre. En demeurant armée, la France fait une politique pratique et non impérialiste. Ce serait une faiblesse de désarmer, d'abandonner le poste où la confiance des Alliés place la France pour s'en remettre à une justice délicate, au sein de surveiller les droits, l'honneur et la sécurité de la France. La France veut sa sécurité, rien de plus, rien de moins!"

Les fêtes à Molière

Paris, 4 (S. P. A.). — L'Académie française vient de recevoir une lettre de l'Académie américaine lui communiquant le programme des fêtes à l'honneur de M. Maurice Donnay et Charrillon qui viendront représenter l'Académie française lors des fêtes américaines pour célébrer le tricentenaire de Molière.

L'Institut musulman

Paris, 4. — Jeudi a eu lieu la cérémonie de la pose de la première pierre de l'Institut musulman à Paris, institut fondé grâce au don du gouvernement français et des souscriptions recueillies en France, lesquelles se montent à l'heure actuelle à trois millions de francs. Dans son discours, Ben Chabrit a remercié le gouvernement français et rendu hommage à la France qui s'affirme la plus en plus une politique libérale à l'égard des populations musulmanes. M. Colrat, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, a célébré l'amitié de la France pour l'Islam.

Absents

MM. L.-A. Taschereau, premier ministre, et Antonin Galipeault, ministre des travaux publics, qui devaient passer la matinée de samedi aux bureaux du gouvernement, à Montréal, n'ont pas été vus. Une foule de gens, ayant été informés de leur passage dans la métropole, se sont présentés à leurs bureaux de la rue Notre-Dame-est, mais on n'a pu s'en retourner plutôt d'égus d'une démarche inutile.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Kémal-pacha est réélu

Athènes, 4 (S. P. A.). — Mustafa Kemal-pacha a été réélu chef du gouvernement nationaliste turc par l'Assemblée nationale, mande une dépêche d'Ankara reçue ici.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Paris, 4. — Mgr Barthélémy Clément Combes, archevêque de Carthage et d'Alger, vient de mourir à l'âge de 83 ans. Mgr Berthoin, archevêque d'Autun et de Paray-le-Monial, est décédé, vendredi, après une longue maladie, à l'âge de 60 ans.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Kémal-pacha est réélu

Athènes, 4 (S. P. A.). — Mustafa Kemal-pacha a été réélu chef du gouvernement nationaliste turc par l'Assemblée nationale, mande une dépêche d'Ankara reçue ici.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Paris, 4. — Mgr Barthélémy Clément Combes, archevêque de Carthage et d'Alger, vient de mourir à l'âge de 83 ans. Mgr Berthoin, archevêque d'Autun et de Paray-le-Monial, est décédé, vendredi, après une longue maladie, à l'âge de 60 ans.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Kémal-pacha est réélu

Athènes, 4 (S. P. A.). — Mustafa Kemal-pacha a été réélu chef du gouvernement nationaliste turc par l'Assemblée nationale, mande une dépêche d'Ankara reçue ici.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Paris, 4. — Mgr Barthélémy Clément Combes, archevêque de Carthage et d'Alger, vient de mourir à l'âge de 83 ans. Mgr Berthoin, archevêque d'Autun et de Paray-le-Monial, est décédé, vendredi, après une longue maladie, à l'âge de 60 ans.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Kémal-pacha est réélu

Athènes, 4 (S. P. A.). — Mustafa Kemal-pacha a été réélu chef du gouvernement nationaliste turc par l'Assemblée nationale, mande une dépêche d'Ankara reçue ici.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Paris, 4. — Mgr Barthélémy Clément Combes, archevêque de Carthage et d'Alger, vient de mourir à l'âge de 83 ans. Mgr Berthoin, archevêque d'Autun et de Paray-le-Monial, est décédé, vendredi, après une longue maladie, à l'âge de 60 ans.

Prélats déçus

L'ARCHEVEQUE DE CARTHAGE ET LE VÊQUE D'AUTUN VIENNENT DE MOURIR.

Fracture du crâne

Arthur Ayotte, 27 ans, 53, rue St-Henri a été tué instantanément hier matin, alors qu'il allait chercher du charbon à la John W. Peck Company, 2275, boulevard Saint-Jean, ent. Il est pris sous un éboulement de charbon et a eu le crâne fracturé. Le coroner tiendra une enquête.

Kémal-pacha est réélu

Athènes, 4 (S. P. A.). — Mustafa Kemal-pacha a été réélu chef du gouvernement nationaliste turc par l'Assemblée nationale, mande une dépêche d'Ankara reçue ici.

Fracture du crâne